

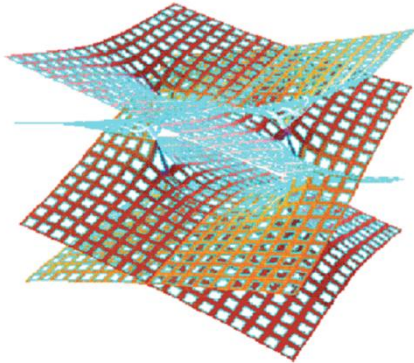
WUNSCH 22

BULLETIN INTERNATIONAL DE
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

Avril 2022

WUNSCH

Numéro 22, avril 2022



LANGUE(S) ET PASSE

II^E JOURNÉE EUROPEENNE D'ÉCOLE
9 juillet 2021, Rome

L'ÉCOLE FACE À L'URGENCE : REPNSES ? RESISTANCES ?

IV^E JOURNÉE D'ÉCOLE, SYMPOSIUM
INTERAMÉRICAIN
19 novembre 2021

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

ÉDITORIAL

Chers collègues,

Le CIG 2020-2022 vous présente *Wunsch*, numéro 22.

Dans ce numéro de *Wunsch* 22, les lecteurs trouveront les textes de la journée d'École « Langue(s) et passe », qui a eu lieu le 9 juillet 2021 dans le cadre de la 2^e Convention européenne, ainsi que les textes de la journée d'École interaméricaine « L'école face à l'urgence : réponses, résistances ? », qui a eu lieu le 19 novembre 2021 lors du 4^e Symposium interaméricain.

À la fin de cette publication vous trouverez l'annonce de la XI^{ème} Rencontre Internationale de l'IF-EPFCL « Traitements du corps dans l'époque et dans la psychanalyse » qui se tiendra à Buenos Aires, entre le 29 juin et le 3 juillet 2022.

Notre VII^{ème} Rencontre Internationale d'École, dont le thème est « La passe à l'analyste », aura lieu pendant toute la journée du 30 juin.

Enfin, nous aurons le plaisir de nous rencontrer et de débattre en présence avec les collègues des différentes zones de l'Internationale des Forums.

Dans l'attente de cette rencontre, nous vous souhaitons de bonnes lectures !

CIG, 2020-2022

II^E JOURNÉE EUROPÉENNE D'ÉCOLE

LANGUE(S) ET PASSE

OUVERTURE

Elisabete Thamer
Paris, France

Chers collègues,

Nous avons en ce jour le plaisir et la chance de nous retrouver, pour certains d'entre nous, en présence ici, à Rome. C'est en effet une chance, qu'après de longs mois d'incertitude, nous puissions à nouveau être ensemble pour intervenir, écouter les collègues et débattre avec eux de « vive voix ».

« Langue(s) et passe » est le thème qui nous réunit aujourd'hui en cette deuxième Journée européenne de l'École. Ce thème a été choisi par le CIG (Collège international de la garantie) sortant et il se situe au carrefour de questions fondamentales pour la psychanalyse *en soi* et pour la passe.

C'est aussi une heureuse coïncidence que nous nous retrouvions précisément à Rome en 2021, année où nous célébrons les 120 ans de la naissance de Lacan et, déjà, les 40 ans de sa disparition. Pourquoi considère-je que ce soit une heureuse coïncidence ? Parce que c'est à Rome que Lacan a prononcé quelques-uns de ses textes majeurs, des textes qui convergent vers le thème qui nous réunit aujourd'hui : « Fonction et champ de la parole et du langage », connu aussi comme « discours de Rome », en 1953 ; « Raison d'un échec », en 1967 et « La troisième », en 1974 ; série de textes à laquelle j'ajouterais volontiers la « Note aux Italiens », de 1973. Ce sont tous des textes-phares, des textes qui ont creusé le sillon de l'orientation lacanienne dont la visée pourrait peut-être se résumer dans ce qu'affirme Lacan dans « Raison d'un échec » : « interroger la pratique et renouveler le statut de l'inconscient.¹ »

On pourrait affirmer sans trop forcer, je crois, que cela résume le projet lacanien tout entier. De « Fonction et champ » à « La troisième », Lacan n'a cessé d'interroger la pratique analytique et le statut de l'inconscient. De l'inconscient structuré comme un langage au savoir-faire avec *lalangue*, du « discours de Rome » au ronron du *disque'ourdrome* de « La troisième », Lacan n'a jamais cessé de s'interroger, de nous interroger sur ces deux points : la pratique analytique et le statut de l'inconscient. Le premier étant nécessairement dépendant du second.

C'est pourquoi le thème « Langue(s) et passe » soulève d'abord la question des langue(s) dans l'analyse. Avec les élaborations successives de Lacan sur l'inconscient, comment penser le rapport de l'analysant à sa langue dans l'analyse dont le seul instrument est la parole ? Mais

¹ J. Lacan, « De Rome 1953 à Rome 1967 : La psychanalyse. Raison d'un échec », *Scilicet 1*, Paris, Seuil, 1968, p. 42 : « Fonction et champ de la parole et du langage, tels furent les termes : fonction de la parole, -champ du langage-, c'était interroger la pratique et renouveler le statut de l'inconscient. »

comment penser aussi son rapport à *lalangue* dont est fait son inconscient² ? *Lalangue*, qui ne peut être que « sienne », et cela en dépit d'une langue partagée en l'occurrence avec son analyste. Toujours radicalement singulière, *lalangue* ne se réduit pas à une langue donnée, elle « n'a rien à faire avec le dictionnaire, quel qu'il soit³ », dit Lacan dans le séminaire « Le savoir du psychanalyste ». On partage à peu près une langue, mais en aucun cas une *lalangue*. D'ailleurs, une analyse tout entière ne serait-elle pas nécessaire pour que l'analysant s'aperçoive de l'idiosyncrasie de sa *lalangue*, de ce qui la décolle du sens du déchiffrement ? *Idios*, en grec, signifie ce « qui appartient en propre à quelqu'un ou à quelque chose ».

La question des langue(s) dans la passe est ainsi intimement liée à comment l'on conçoit le statut de l'inconscient et ce qui est en jeu dans le dénouement des analyses. Autrement dit, de cela dépend ce qui peut se traduire en témoignage par le passant lui-même. Il s'agit moins d'un problème de cohabitation de différentes langues dans notre dispositif de la passe que de l'aporie structurale du compte rendu de l'analyse.

C'est pourquoi notre journée d'aujourd'hui essaiera de traiter ces deux versants, ceux des langues dans l'analyse et dans la passe. Nous y consacrerons deux séquences, l'une traitera la question de « Langue(s) et analyse », l'autre de « Langue(s) dans la passe ». Mais cette journée de travail ne se résume pas à ces deux séquences.

Nous nous réjouissons de commencer notre journée avec l'intervention d'Anastasia Tzavidopoulou, nommée analyste de l'École en mars de cette année.

La dernière partie de cette journée consistera en une table-ronde sur « La présence de Lacan », qui vise non seulement à commémorer ce double anniversaire de Lacan, mais à mettre en relief ce qui, de son enseignement, demeure vif et tranchant pour notre École et pour chacun de nous, analystes qui revendiquons son orientation. S'il y a un hommage à lui faire, ce serait pour moi celui de n'avoir pas lésiné sur ses efforts « pour dénouer l'arrêt de la pensée psychanalytique⁴ ».

Au nom de mes collègues du CIG sortant, je vous souhaite la bienvenue et une excellente journée de travail.

² Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 126.

³ J. Lacan, *Je parle aux murs* [Le savoir du psychanalyste], Paris, Seuil, « Paradoxes de Lacan », 2011, p.18 (leçon du 4 novembre 1971).

⁴ J. Lacan, « De Rome 1953 à Rome 1967 : La psychanalyse. Raison d'un échec », *Scilicet 1, op. cit.*, p. 50.

CAPTIVITES

Anastasia Tzavidopoulou
Paris, France

J'aimerais rendre hommage à l'analyste, à celui qui renvoie la balle¹, comme dit Lacan. Pour qu'il y ait analyse qui arrive au bout, au bout d'un savoir, il faut de l'analyste. C'est sans doute une banalité de dire cela mais une banalité n'exclut pas une vérité. Rendre hommage à l'analyste qui, pour continuer la métaphore, après avoir attrapé la balle, souvent à la volée, la renvoie en amortie ou sur la ligne. Et une balle fait rebond, et parfois même faux rebond. Comme un mot, et son équivoque, dont l'analyste doit suivre le mouvement.

Suivre le mouvement fait qu'un mot se métamorphose. Un mot, tout seul, sans l'oreille de l'Autre, n'existe pas. Un mot n'existe que dans la langue et la langue est toujours la langue de l'Autre. Mais les mots n'appartiennent qu'à celui qui les émet, qui les formule. Des mots obscènes, des mots durs, des mots doux, des mots inintelligibles, des mots comiques, des mots énigmatiques, des mots dramatiques ; des mots sans rides (c'est une référence à André Breton) et c'est sans doute ceux-là qu'on rencontre en analyse car ils résistent au temps ; mais aussi des mots sous les mots (dirait Saussure), des jeux de mots, des mots d'esprit. Les mots se métamorphosent, on suit leur fil sans savoir exactement où ils vont nous amener.

Tel un mot, souvenir d'enfance, mot grec, cherchant sa traduction en anglais mais dans un dictionnaire anglais et ceci après avoir remplacé les lettres grecques par des lettres latines. Ne cherchez pas à comprendre. Confusion mentale, confusion de la langue, recherche linguistique impossible, impossible séparation d'avec la langue de l'Autre, dont un synonyme du mot recherché dans cette autre langue que la langue maternelle, sans succès bien sûr, était entendu dans la berceuse qui a accompagné toute la petite enfance et même au-delà. Expérience du pouvoir de l'aliénation.

La langue joue avec nous, elle nous capture, nous rend captifs, nous captive, elle nous joue des tours et des détours. Telle était l'affaire durant toute l'analyse, une affaire de tours et de détours.

Sous l'effet de la demande, nous payons l'analyste au prix de nos mots, de nos maux et en fin de compte, et sans surprise, on sort encore plus pauvre et sans doute, c'était mon cas, plus seul.

« Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude ». Séance courte, seul énoncé « je... », coupure de l'analyste, surprise, une balle en amortie. « Le je n'est pas un être, c'est un supposé à ce qui parle. Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude² ». Cette citation est de Lacan.

C'est possible et pas rare qu'une analyse commence dans la solitude ou à cause de la solitude ; ce n'était pas mon cas. Il faudrait encore voir ce que solitude veut dire, je la prends ici dans son

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 25.

² J. Lacan, *Le Séminaire, livre X, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 109.

sens commun, un affect qui empêche, qui pourrait empêcher la création de liens. Il y a sans doute « des solitudes ».

La solitude, la mienne, je l'ai rencontrée dans l'analyse quand le mirage de la petite histoire racontée a commencé à se dissiper. Il ne s'agissait pas d'une solitude sociale mais d'une solitude ressentie quand les feux de la rampe de cette narration qui impliquait l'analyste commençaient à baisser, quand les mots commençaient à se rétrécir, et que l'indicible s'est avéré dans la suite inévitable de ce qui peut être dit.

L'analyse n'a pas commencé dès son début. Elle a commencé avec la rencontre de cette solitude face à ce que j'appelle le « rétrécissement des mots », preuve sans doute d'une possible séparation d'avec l'Autre et ses signifiants, d'une possible séparation d'avec une parole maternelle devenue une injonction. Cette injonction allait mettre des barrières au « je » de l'énonciation, barrières qui allaient délimiter un espace, un espace fantasmatique dans lequel j'allais me retrouver captive et captivée.

La rencontre avec la solitude était l'effet d'un décollement et d'un déplacement.

D'un décollement d'abord. Le décollement implique un moment dans le temps, un moment précis et serré. Le « Je... », seul énoncé prononcé dans la séance, reste suspendu, sans suite, et devient un « Je-coupure ». Il provoque un décollement d'avec l'Autre, non pas sans une certaine violence émotionnelle. La recherche impossible du mot dans le dictionnaire, devenu mot étranger mais sans appartenance à une langue, car trop proche de l'Autre, renvoie à une expérience de la langue où « quelque chose [je cite Lacan...] reste indécis entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée ³ » et pousse dans l'après-coup, à une autre langue, langue étrangère aussi, celle de l'inconscient et de sa logique rencontrés *dans* l'analyse. La recherche du mot dans le dictionnaire a pu être lue et entendue autrement que comme une impossible recherche linguistique.

Décollement aussi de la relation transférentielle et de la foi inconditionnelle dans le savoir de l'analyste, ce qui a permis que les mots aient été pris sous la charge de celui qui les énonce et non pas sous la charge de celui qui les entend. Le savoir avait changé de camp et ceci a eu comme conséquence une libération de l'autocensure. L'attente de l'approbation et de l'éloge de la part de l'analyste, attente sans doute imaginaire, a été fissurée à jamais.

Mais décollement aussi d'avec le « je » de l'énonciation. Je l'entends dans le sens de Rimbaud, « *JE* est un autre ». Je le cite : « C'est faux de dire : Je pense. On devrait dire : On me pense. Pardon du jeu de mots. *JE* est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et Nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait ⁴ ! ». Ainsi, pour paraphraser Rimbaud, c'est faux de dire, *JE* parle, car on bute sur la difficulté de se désigner soi-même.

La rencontre avec la solitude était aussi l'effet d'un déplacement. Le déplacement implique un nombre de mouvements, des aller-retours, des va-et-vient, des petits *pas*. *Pas* dans le sens de la négation, du manque, du « pas de dialogue » et c'est en ceci qu'on sort plus pauvre. Et aussi des

³ *Ibid.*, p. 131.

⁴ Lettre de Rimbaud à Georges Izambard, 13 mai 1871.

pas, des petits pas, dans le sens d'une marche vers, vers un savoir et, pour moi, j'allais le découvrir plus tard, vers une place.

Ce déplacement dont je parle, déplacement subjectif, est devenu possible suite à de nombreux aller-retours dans un espace bien précis. Il s'agissait d'abord du lieu d'un souvenir de la petite enfance, mais déjà lieu de solitude, lieu réel, existant. Ce souvenir et son lieu étaient toujours là, sous la forme d'une image floutée, voilée, jamais racontée, tel un tableau où l'image est plus forte que les mots, parce qu'en même temps image extrêmement banale, sans aucune signification spéciale : un souvenir durant une nuit d'été au balcon de la maison familiale. Sans aucune signification spéciale sauf son insistance. Pourquoi ? Pourquoi cette constance de ce souvenir presque évaporé ? Ça a pris plusieurs années pour en parler, au moins le décrire, presque timidement, surprise sans doute de son entêtement. Il fallait sortir du tableau pour pouvoir l'évoquer, pour le dessiner à nouveau. Et le souvenir de ce lieu, de ce *topos*, mot après mot, parole après parole, a pris la forme de *ce qu'il était* : une scène, scène fantasmagorique, délimitée par l'injonction maternelle qui avait posé, dans l'après-coup de l'histoire racontée, des filets de captivité. L'injonction maternelle vient donner à ce souvenir banal et en même temps singulier les contours d'un espace dans lequel je me retrouvais captive et captivée. Captive dans le sens d'un enfermement dans cet espace bien circonscrit et captivée car prise par une sorte d'envoûtement, une attirance magnétique vers ce lieu qui était une scène.

C'est à la suite de plusieurs tours et détours dans cet espace, séance après séance, que des petits déplacements ont commencé à s'effectuer dans la solitude de la parole où l'Autre, l'analyste, est là, pas comme une présence incarnée mais comme une oreille détachée pour accueillir les mots, comme si le besoin d'un dépôt, un dépôt « mot-eur », si vous me permettez ce jeu de mots, était nécessaire et indispensable. Cette affaire que Lacan appelle « autisme à deux » trouvait toute sa dimension solitaire.

Cette scène fantasmagorique se déroulait dans un espace devenu, suivant une logique, espace grammatical, espace dans lequel les différents temps de la grammaire du verbe avoir se répétaient en boucle et sans point d'arrêt. « Ce que j'ai eu, ce que j'avais, ce que j'aurais, ce que j'ai » : toutes ces déclinaisons répondaient à ce qui était devenu, dans la parole maternelle, une injonction.

Pour Roland Barthes, le temps de la fascination est l'imparfait en tant que « leurre de la mémoire ». Dans ces turbulences des différents temps du verbe, le temps de la fascination a été le conditionnel en tant que garant d'une promesse infinie car jamais réalisable. Ces différentes formes sur la ligne du temps se suivaient, toujours dans l'affirmatif et sans fin, dans une tornade éblouissante. Elles me tenaient enfermée dans cet espace, espace paradoxal où le *trop*, condition de l'imparfait et de son incomplétude et le *pas assez*, condition du conditionnel et de son incertaine réalisation cohabitaient dans une conjonction hypothétique et renforçaient les barrières fantasmagoriques d'une place intenable.

Cette place a été imposée par la langue et sa grammaire et ceci jusqu'à l'épuisement de la répétition de ces différents temps du verbe, jusqu'au moment d'un virage où le *pas* de la négation, le *pas* d'une acquisition qui n'aurait jamais lieu et le *pas* qui fait avancer à petits pas se rencontrent dans une manifestation de l'inconscient pour mettre un point d'arrêt à cette spirale grammaticale. L'effet provoqué a été une conversion de cette scène fantasmagorique et l'ouverture d'un nouvel horizon. Ceci non pas sans une desidéalisation qui s'est avérée nécessaire car elle

protège du triomphe prétendu de ce nouvel horizon. La scène fantasmatique, malgré la réduction de son opacité, maintient toujours son étoffe. Se rebeller est une chimère.

Plus pauvre mais avec une nouvelle place, une place moins tiraillée que celle entre les formes interminables des temps du verbe, une place à l'abri de l'errance grammaticale. Mais en même temps place solitaire et, je dois m'y faire, place inconfortable. La solution ? Agalmatiser, rêve de fin d'analyse, d'un transfert vers Freud et d'un retour qui ne renvoie pas au point du départ. C'est d'ailleurs, quelques années plus tard après la fin de l'analyse, suite à l'aperçu de ce retour que j'ai pris la décision de faire la passe. Rendre cette nouvelle place de psychanalyste agalmatique pour supporter son inconfort, rendre cette nouvelle place de sujet, de femme, agalmatique pour la supporter dans sa solitude. Car si la satisfaction du savoir acquis est certaine, de cet accomplissement qui a duré des années entières, au fond, qui s'en soucie ?

« Langue(s) et passe » est le thème de cette journée d'École. Je rajouterai un troisième terme, celui de la solitude, au pluriel : « Langue(s), passe et solitudes ». Lacan l'a souligné autant chez Freud que chez lui. Il dira à propos de Freud que c'est « un solitaire, théoricien incontestable de l'inconscient ⁵ ». Et à propos de lui-même : « Aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause analytique ⁶ ». Dans le dispositif de la passe, il y a la rencontre avec un panel de langues différentes mais aussi la rencontre avec la langue privée de chaque sujet, sa langue particulière, avec ses équivoques et ses manifestations de l'inconscient ; langue qui témoigne de la tentative toujours ratée et renouvelée de vouloir captiver et dompter les mots alors que c'est leur reste qui persiste. Est-ce sur ce point de la solitude de la langue, sur ces différentes solitudes rassemblées, malgré notre langue commune, que le dispositif de la passe peut faire École ?

***LALANGUE* DANS L'ENTRE-LANGUES ET L'EXPERIENCE DE LA PASSE**

Josep Monseny
Barcelone, Espagne

Non seulement le travail dans le cartel de la passe à l'École des Forums – qui, par sa nature internationale, nous situe face au Babel des langues – fut plurilingue, mais l'expérience même de mon analyse le fut également. En tant que « Catalan », je réalisai mes deux premiers parcours psychanalytiques face à un Autre qui connaissait bien ma langue maternelle ; le troisième eut lieu en espagnol-argentin, ce qui le rapprochait de certaines résonances de la langue paternelle, et le dernier en français, lors de mon expérience de la passe clinique.

Les deux langues étaient éloignées de ma langue maternelle, c'est pourquoi elles revêtirent toujours une double condition. Tout d'abord, le rapport à ces langues fut toujours marqué par une profonde ambivalence ; d'une part, elles supposaient l'accès au savoir, à la recherche du

⁵ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

⁶ J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 229.

sens de la vie, du mal, du sexe, de l'amour... D'ailleurs, j'ai toujours lu plus de littérature espagnole et française que catalane. D'autre part, il y avait toujours une certaine rébellion face au fait qu'il s'agissait de langues, l'espagnol en particulier, de l'« Unpire », de la domination de deux nations qui voulaient la disparition de la Catalogne depuis des siècles et, donc, de ma langue maternelle. Ensuite, ces langues étaient marquées par le fait d'être les langues académiques, là où le code de l'Autre acquérait sa forme la plus réglementée et sévère ; l'orthographe dans la langue de l'Autre a toujours revêtu une difficulté particulière, puisqu'elle était loin de fonctionner comme un chiasme des effets des équivoques de *lalangue*, qui étaient plus féconds dans le catalan mais, en quelque sens, plus difficiles à lire.

Néanmoins, bien que tous les bébés ont à leur naissance la même aptitude face à tous les phonèmes, comme le dit la neurolinguiste américaine Patricia K. Khul, c'est en écoutant leur langue maternelle que certains phonèmes s'acquièrent plus que d'autres, pour des raisons statistiques. Les analystes savent bien que ce n'est pas simplement une question de statistiques ; comme l'expliquent les neurologues, la langue des parents favorise non seulement que certains phonèmes prévalent chez un sujet et d'autres soient oubliés mais influe également sur la manière dont ces phonèmes sont investis dans *lalangue*, en raison du désir et de la jouissance qu'ils véhiculent. C'est pourquoi dans mon analyse et dans mon expérience de la passe, certaines équivoques translinguistiques, qui les favorisèrent mais aussi les entravèrent, eurent une importance décisive, sans oublier que le catalan, le français et l'espagnol sont des langues romanes ; elles partagent donc une grande partie de leur substrat « langagier », mais nous savons que cela produit aussi de faux amis dus aux jeux avec le verre de la langue.

Comme je l'ai déjà exposé lors de mon premier témoignage à La Corogne, dans mon analyse, l'équivoque entre le « ça » français et le « se » catalan – facilité par une erreur de ponctuation de la phrase – donna lieu à une interprétation de mon analyste qui fut fondamentale pour ouvrir le développement de l'analyse vers sa fin, « un éléphant, ça trompe énormément » lu-traduit automatiquement par moi comme « *un elefant s'enganya enormement* » (un éléphant se trompe énormément). L'analyste a signalé : ce n'est pas lui-même qu'il trompe, il trompe l'autre/Autre.

Dans un autre témoignage, à Paris cette fois, l'équivoque fondamentale que mon parcours analytique avait « distillée » ne fut pas relevée par le public, ni par moi-même, voilée par les images saisissantes d'un rêve qui, en fin de compte, s'avéra conclusif : « Dans ce rêve, j'apparaissais avec mon analyste au milieu d'un paysage qui était Paris entièrement **embrasé**, sous un ciel noir ; mon analyste et moi étions l'un à côté de l'autre dans une position que, même dans le rêve, j'associais au tableau de Gabrielle d'Estrées et sa sœur mais, cette fois, je passais mon **bras** autour de la taille de mon analyste, **embrassée** alors par moi ». L'impact imaginaire de ce rêve m'empêcha, et empêcha le public, de saisir l'équivoque qui présidait au rêve : entre « *abrasar et abraçar* » (embraser et embrasser) en espagnol, induit par l'homophonie d'« *abrasar et abraçar* » en catalan, qui ont presque le même son si ce n'est la différence entre le S sonore et le S sourd, qui après coup me permit de saisir le chiasme entre mon symptôme, mon fantasme et un trauma par lequel ma mère m'embrasa, dont mes angoisses, mes phobies et mes difficultés dans le rapport à l'autre sexe se seraient alimentées, et qui constituait la dernière image de l'horreur qui voilait le fait de se pencher sur le réel, entrevu comme obscurité et silence.

Dans mon expérience aux cartels de la passe, la première à l'AMP, cela ne représenta pas de grandes difficultés à cet égard car il s'agissait de cartels interlinguistiques et qu'il y avait des passants dont la langue maternelle pouvait être le catalan, le galicien ou le basque mais qui maîtrisaient tous l'espagnol. Mais lorsque j'ai participé au cartel de la passe de notre École des Forums, ma connaissance insuffisante du français familier fut plus médiatisée – puisque mon français est purement académique, voire lacadémique, c'est-à-dire développé surtout dans la

lecture de certains livres, comme *Climats* qui influa sur mon éducation sentimentale, mais surtout des textes de Lacan.

Cette dualité redoubla mon expérience juvénile d'une langue pour vivre et une langue pour étudier.

L'écoute des témoignages me poussait à placer toute mon attention sur le sens de ce que disait le passant dans sa langue familière, émotionnelle, expérientielle... qui m'empêchait de saisir les expressions toutes faites, les nuances, les polysémies, sans parler des équivoques. C'est-à-dire, tout ce qui constituait un « pas de sans » qui traverserait ce que Lacan appela la rainure dans l'amour.

Seule l'élaboration ultérieure du cartel me permettait de saisir « de seconde main », comme on dit, la logique extractible du parcours exposé par les deux passeurs mais cette élaboration tombait, dans mon écoute, sous l'effet d'être très déterminée par la doxa. Toutefois, je dois dire que, souvent, quelque chose fulgurait au-delà de la « construction du cas », il y avait une « double passe ». Ce qui passait du passant aux passeurs et de ceux-ci au cartel mais, dans mon cas, il y eut un troisième effet de passe : je ne me souviens d'aucun cas où mon jugement n'ait pas concordé avec l'impression collective par rapport au fait qu'il y ait ou non nomination (sans que cela implique une unanimité) ou que le témoignage des passeurs ait été problématique.

Je pense qu'il y a quelque chose qui transcende l'élaboration du cartel, si on y travaille bien : c'est que la passe permet de saisir au-delà des dits, un-dire qui est propre au passant. Actuellement, mon questionnement tourne autour du fait de savoir si cet un-dire est inhérent à chaque sujet et, donc, causé par un réel immuable du début à la fin, ou si l'on peut considérer que cet un-dire doit être conquis par chaque sujet, du moins pour celui qui fait l'expérience de l'analyse car, comme le dit Colette Soler, « Le bien-dire, c'est le bien-dire de l'analysant interprété et l'éthique du bien-dire est celle de la psychanalyse en tant que discours » ; il y a donc un devoir de l'analyste de soutenir un « bien-dire ».

Pourrions-nous alors supposer qu'il y a un dire de l'analysant-analysé qui peut être pris comme l'indice d'un certain couronnement du travail analytique, qui donne une occasion de parier qu'il peut y avoir chez ce sujet de l'analyste ? En fin de compte, toute supposition de la passe d'analysant à analyste n'est rien d'autre qu'un pari, même si la passe tente de le fonder sur la raison, tout en sachant que cela a une limite. Ce qui est en jeu, c'est justement ce que Lacan évoque dans le Séminaire 21, « Le dire vrai c'est, si je puis dire, la rainure, c'est ce qui la définit, la rainure par où passe ce qui... ce qu'il faut bien qu'il supplée à l'absence, à l'impossibilité d'écrire – d'écrire comme tel – le rapport sexuel. ¹ »

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, Les non dupes errent*, inédit, leçon du 12 février 1974.

« ... A JUSTE TITRE !... »

Mario Binasco
Milan, Rome, Italie

Je ne suis pas passé par le dispositif de la passe ; sur ce qui est pour moi le passage à l'analyste, j'ai l'occasion de m'interroger chaque fois que je décide de recevoir quelqu'un, parce que je sais que seulement ce passage donne une chance au tout venant de passer éventuellement à l'analyse : comme ça a été pour moi.

À cette époque de la maladie d'Alzheimer et de la *cancel culture*, n'est-ce pas l'expérience de reprendre, de répéter ce passage, qui peut me donner la chance d'être certain, autant que possible, que l'analyse que j'ai finie me permet de m'affronter à tout ce à quoi les analystes s'affrontent, quand ils s'autorisent comme tels ?

Sur le thème de *lalangue* et des langues, mon témoignage ne regarde pas la fin de l'analyse, mais les deux temps de son début et la façon dont j'ai été introduit à l'analyse. C'est dans le premier de ces deux temps qu'a émergé la phrase inexplicable de Lacan dont j'ai tiré mon titre. J'offre ce témoignage, dont j'espère qu'il ne soit pas hors sujet, humblement, ne pouvant être en même temps témoin et juge.

J'avais vingt-cinq ans, je faisais mon service militaire dans l'armée de l'air, après peu d'années de travail comme psychologue : je m'intéressais à Lacan dans un petit groupe autour d'un ami analyste élève de Lacan. Dans ce 'temps suspendu' du service militaire je commençais à me demander comment je serais rentré dans l'expérience analytique. L'ami analyste m'invitait à considérer la possibilité de le faire à Paris, en me disant aussi que Lacan, comme chef d'École, voulait connaître ceux qui voulaient faire ce pas. Je me suis donc expatrié pour quelques jours, en dépit des interdits de la loi militaire, et je me suis rendu chez Lacan.

Arrivé pour sonder les possibilités analytiques de mon proche avenir, je me suis trouvé transformé rapidement en cas d'urgence. Lacan a procédé avec moi exactement de la même manière qu'il illustre dans une de ses conférences américaines, là où il dit :

« [Les analysants] avaient à témoigner de ce qu'ils attendaient pour résultat de leur requête. J'essaie que cette demande les force à faire un effort, effort qui sera fait par eux. Dans ce filtrage, il y a un pari, une part de chance.

Je mets l'accent sur la demande. Il faut en effet que quelque chose pousse. Et ce ne peut être de mieux se connaître ; quand quelqu'un me demande cela, je l'éconduis¹. »

Lacan multipliait les rendez-vous, payés chers, mettant cela au compte de sa sollicitude pour moi : dans un billet qu'il m'avait fait parvenir à mon hôtel, il m'écrivait : « je fais cela vraiment pour vous ».

Et la langue ? On s'attendait que je parle français. En fait je n'avais jamais vraiment étudié le français et ma connaissance de la langue était minable, bien que, étrangement, je n'avais pas pensé à cela comme à un problème.

Quand je dis à Lacan que j'étais dans l'aviation, il me demanda si j'étais pilote : à ma réponse négative il me dit : « alors vous êtes un rampant ! ». Choc de ma part, j'étais perdu : j'ignorais le mot « ramper » et que « rampant » s'appliquait aux serpents, et en jargon militaire aux soldats de terre. D'autant plus que, au contraire, en italien le mot « *rampante* » signifie quelqu'un qui grimpe, comme les lions des armoiries qui se dressent sur leurs pattes. Malentendu complet, pénibles bafouillages pour en sortir, l'impression d'avoir raté toute chance de rencontre et d'entente.

¹ J. Lacan, « Université de Yale, Séminaire Kanzer », *Scilicet*, 6/7, Paris, Seuil, 1975, p. 7-31.

Cette impression arriva à son comble quand j'entendis Lacan proférer cette phrase, qui s'est fixée dans ma mémoire : « *vue l'importance que j'accorde, à juste titre !, au jeu du langage dans l'inconscient...* »

Sa mimique montrait un malaise, une difficulté ressentie à entendre ce qu'il s'attendait à entendre « *à juste titre !* », et qu'il était navré de ce malaise : la suite de la phrase – que je n'ai pas retenue – laissait entendre son doute de pouvoir assurer la direction de mon éventuelle analyse.

Qu'est-ce qu'était cette phrase ? une justification ? une explication ? En fait, de quelque côté qu'on la tourne elle n'expliquait rien, et surtout rien ne l'expliquait. S'agissait-il du malentendu sur le « rampant » et de l'insuffisance désolante de mon français ? De ma situation économique trop précaire pour payer longtemps le prix qu'il me demandait ? Ou du fait qu'il m'avait pesé et trouvé insuffisant – comme m'ont fait entendre plus tard des collègues/amis ?

La phrase n'était pas questionnable, dans sa nature d'acte. Elle restait là, plantée au milieu de nos entretiens préliminaires, comme un bloc erratique en travers de ma demande dont Lacan avait fait cas d'urgence. Cet acte avait d'un côté l'effet de disjoindre la place de l'analyste et la personne de Lacan, qui se retirait dans une espèce de *désêtre* avant la lettre, avant l'être ; de l'autre côté il avait l'effet de pointer « le jeu du langage dans l'inconscient », donc le terrain fondamental et nécessaire de *lalangue*, comme lieu privilégié du savoir du transfert.

Cependant cette phrase n'a pas signé la fin des entretiens préliminaires : en fait ce n'était pas celle-là la « pesée » que Lacan était en train de faire de la « demande qu'on n'est pas sûr de satisfaire sauf à l'avoir pesée ». Le renoncement de Lacan à assumer la direction de mon analyse ne signifiait nullement le renoncement à peser ma demande, ni non plus qu'il la trouvait insuffisante. Qu'est-ce qui m'autorise à dire cela ? Le fait que Lacan ne m'a pas « éconduit », au contraire il m'a conduit, littéralement, par la main. Après m'avoir poussé une dernière fois à exprimer dans les termes les plus impliqués ce que j'attendais de mon engagement dans l'analyse, il l'authentifia en me disant que je lui avais fait entendre vraiment quelque chose : il me dit qu'il allait me confier aux soins d'un analyste qui était son élève, il m'assura de sa confiance en cet analyste en le définissant comme « le fidèle des fidèles », il le fit appeler au téléphone par sa secrétaire, lui parla, lui demanda un rendez-vous pour moi pour l'après-midi même, et finalement me congédia.

J'ai été complètement dupe de son accompagnement, et je ne me suis pas repenti, car c'est cela qui m'a permis, des années plus tard, quand il semblait que les chemins publics de mon analyste et de Lacan se clivaient, qui m'a permis de persévérer dans mon désir de porter à terme mon analyse.

Cela a sûrement marqué la suite de mon rapport à la langue de Lacan, à ce franco-lacanian qu'il forgeait et qui porte les traces de ses défrichages et frayages.

Mais la question des langues et de *lalangue* a marqué aussi le second temps de mon introduction à l'analyse, avec l'analyste à qui il m'avait adressé.

Je dois dire que comme *parlêtre* j'étais déjà plutôt sensible aux jeux de langage, les jeux avec ce qu'on aurait plus tard appelé « *lalangue* ».

Petit enfant parlant très tôt, qui percevait chez les adultes l'impression que leur faisait son usage précoce des mots, et lui-même sensible à l'intensité avec laquelle étaient prononcés certains mots par les Autres, mots qui semblaient ma(o)térialiser la passion – jouissance on l'aurait appelée plus tard – où se condensait leur existence : en particulier gros mots, jurons, imprécations, blasphèmes, déprécations, malédictions, et cætera... Petit enfant de trois ans qui avait accueilli une dame en visite à la maison avec la formule de courtoisie : « Bonjour madame putain »... Enfant qui avait entendu les mots par lesquels sa mère maudissait le moment de sa conception à lui ; ou qui s'était entendu lancer à la figure par son père, qu'il avait particulièrement fâché, le mot : « *Diseredato !* » « *Déshérité !* ». Enfant aussi (un peu plus âgé) qui éclatait de fou rire, inexplicablement, en entendant sa mère dire le mot français : « claque » (des phonèmes présents à des nombreux endroits de sa vie, le nom de Jacques Lacan inclus).

Ce type, donc, qui avait, pour pasticher avec les langues et les langages, un gout de type joycien qu'un collègue aurait défini presque schizophrène, et qui faisait quand même symptôme chez lui : n'était-il donc déjà pratiquant, plus que familier, du « jeu du langage dans l'inconscient » ? Mais, était-ce cela « le jeu du langage dans l'inconscient » que Lacan m'avait « à juste titre » pointé comme champ du savoir supposable du transfert, celui auquel l'analyste est foncièrement attentif ? L'inconscient n'était pas moi : moi je faisais *des jeux de langage*, qui n'étaient pas *le jeu du langage* par lequel l'inconscient s'il ne se prenait pas jeu de moi, tout de moins jouait avec mon destin.

Les toutes premières semaines d'analyse, je ne sais pas pourquoi, je me suis trouvé apporter en séance un manuel de vocabulaire italien/français, ni trop grand, ni de poche. Je l'apportais pour qui ? Pas vraiment pour moi, car je suivais, allongé, la règle analytique ; pour l'analyste alors ? En un sens oui, mais c'était plutôt comme un complément – ou supplément ? – du dispositif analytique : comme une pierre de Rosette, un monument à l'analyse comme œuvre de traduction, un monument à la traductibilité du jeu du langage dans l'inconscient et à son émergence dans la séance.

La pierre de Rosette a peu duré.

Une fois je racontais un rêve dans lequel, dans une certaine situation et à un certain moment, je faisais une omelette. En italien j'aurais dit : « *facevo una frittata* » : mais parlant français j'ai dit : « je faisais une omelette », mot qui traduisait correctement la « *frittata* » dont il était question dans le rêve. Mais « omelette » dans ma *lalangue* familiale désignait en fait ce qu'en français on appellerait « une crêpe » : donc l'expression française « je faisais une omelette », dans *lalangue* du rêve résonnait comme si on avait dit « je faisais une crêpe ». Mais il faut ajouter que le son du mot « crêpe » résonne dans l'italien de *lalangue* avec les mots de la série : « *crepa* » « *crepare* » (crève, crever, mais aussi faille, fente, fissure, lézarde etc.). Donc dire en français « je faisais une omelette » évoquait et refoulait en même temps le mot « *crepa* », qui comme le français « crève », est impératif du verbe crever, et comme substantif signifie faille, fente, fissure.

À ce point l'analyste me dit : « c'est bien que vous m'apportiez ce dictionnaire, parce que je vois ici que « *fare una frittata* » « faire une omelette » signifie « faire une casse, une bêtise, un désastre » « *combinare un guaio* ». Jusqu'ici c'était de la traduction : il avait regardé « omelette » qui se traduisait par « *frittata* » ; alors il avait regardé « *frittata* » et il avait trouvé les locutions que je viens de citer. Mais ce qui a été la véritable interprétation pour moi c'est ce qu'il m'a dit peu après : « vous aurez déjà entendu le dicton *qu'on ne peut pas faire une omelette sans casser les œufs...* ».

Casser les œufs, voilà de quoi il s'agissait avec l'analyse : cela faisait signe d'une dimension qu'aucun dictionnaire ne peut contenir : une dimension d'évènement, d'acte, d'irréversibilité, de risque, de décision. Ça faisait signe d'un au-delà du champ de la traduction où la réversibilité règne, où l'on peut toujours passer d'une langue à l'autre et revenir, bien que pas sans restes. On percevait que le but de l'analyse n'était pas seulement de faire le recensement et le *spelling* des épigraphes signifiantes supposés écrites sur ma pierre de Rosette, monument voué à la dimension de l'accord, de l'entente biunivoque, que j'ai vite cessé d'apporter en séance.

On percevait que l'analyse avait affaire avec ce que je symbolise ici par « la casse des œufs ». Bien sûr il y a casse et casse : les œufs cassés dans le panier de l'Autre (selon une belle locution de *lalangue* italienne : « *rompere le uova nel paniere* » « casser les œufs dans le panier », panier qui est toujours à l'Autre alors que les œufs sont ceux du sujet) ; les casses répétées du passé, avec leurs débris ; la casse des œufs pour l'omelette analytique – pardon – pour l'opération analytique, pour que l'analyse ne reste pas le rêve d'une omelette sans casse.

Ce sont bien les traces de ces irréversibles casses d'œufs (casses deux ?) ce à quoi je me suis trouvé attentif, me semble-t-il, dans le travail des cartels de la passe auxquels j'ai participé.

LA PASSE A *LALANGUE*

Colette Soler
Paris, France

Sous ce titre on peut questionner ce qui a imposé, après 1970, et pas avant, les nombreuses références de Lacan à *lalangue* pour situer l'inconscient. Juste quelques mots à ce sujet.

C'est le changement dans sa conception de l'inconscient adapté à la faille du sujet supposé savoir : il n'est pas discours mais savoir dont les signifiants ne représentent pas le sujet, mais sont coalescents à sa jouissance, sans faire chaîne, mais série, au un par un aussi bien dans les formations éphémères de l'inconscient, rêve, lapsus, que dans les fixations du symptôme. Ces signifiants, s'ils ne viennent pas à proprement parler du discours de l'Autre, ils viennent quand même de ce avec quoi est fait un discours, tout discours qui se tient, à savoir la langue dans laquelle a été tenu ce discours de l'Autre et spécifiquement de l'Autre primordial.

C'est je crois ce qui fonde la fonction nouvelle et accentuée que Lacan prête à *lalangue* après 1970, et que je nomme « passe à *lalangue* ».

Maintenant je m'intéresse au rapport des langues à *lalangue*. Il y a en effet un dédoublement : *lalangue* singulière de l'Autre se formule dans un idiome particulier, français, anglais, etc., puisqu'il y a *des* langues et même avec des alphabets différents. Notons que la psychanalyse s'est développée dans des types de langues homologues et qu'elle cherche actuellement ses marques dans d'autres, plus hétérogènes, l'arabe, mais surtout aujourd'hui le chinois et le japonais. Et on sait que Lacan a postulé que la fonction inconscient pouvait varier selon le type de langue. D'où une question à laquelle je tâche de répondre. Ce que nous nommons *lalangue* de l'Autre primordial ne se confond pas avec l'idiome qu'il parle, elle n'est qu'un prélèvement fait sur cet idiome en fonction de sa cause libidinale. Elle ne retient de l'idiome que ce qui est nécessaire pour son dire, le dire qui ordonne ses propres jouissances. Mais ce qu'elle retient de l'idiome est forcément assujéti aux capacités d'équivoques et d'homophonie de celui-ci, lesquelles dépendent du registre de l'entendu. Pour qu'une langue soit contraire à la psychanalyse, laquelle suppose l'interprétation de la parole via les équivoques, il faudrait qu'elle n'ait aucune de ces capacités, qu'elle soit totalement univoque. Je ne sais pas si ça existe, j'en doute, mais évidemment je ne peux rien dire sérieusement ni des langues sémitiques ni du chinois.

Alors m'étant demandé pourquoi Lacan applique son écriture de *lalangue* en un mot aux diverses langues comme idiomes, je trouve là la réponse. Je pense que c'est pour signifier qu'une langue qui est l'instrument de base de tout ce qui se formule c'est fondamentalement du sonore, du phonématique donc. Tous les peuples sans écriture en témoignent, n'en déplaise à tous les faiseurs de dictionnaires, Littré en tête, et merci à Jakobson pour sa *Phonologie structurale*. Lacan s'est d'ailleurs évertué à le signifier par l'écrit en néologisant l'entendu, *discoudrome*, les *trumains*, etc. C'est par le sonore que s'instaure le premier rapport entre les corps de la mère et de l'enfant, car le fœtus dans son bain amniotique réagit déjà aux bruits, aux sons. C'est connu. Chronologiquement l'ouïe est donc le premier des cinq sens, le toucher vient en second. Or la machinerie qu'est un organisme ça fait beaucoup de bruit, toutes sortes de gargouillis, sans que l'on sache quelle part prend dans ce bruit la voix de la porteuse comme on dit maintenant, la génitrice. C'est en tout cas ce qui a fait croire à Françoise Dolto que le discours de la mère entrait dans le bain amniotique et que donc au fond, déjà, le fœtus savait. Avec Lacan, plus rationaliste, nous pouvons dire plutôt qu'il a déjà reçu des vibrations sonores émises par la mère, qui ne sont pas encore de la parole certes, mais qui seront encore là dans sa parole après la naissance. Il est d'ailleurs frappant de constater que Freud dans « Le Moi et le Ça » soulignait déjà la fonction primaire du registre sonore, soit de l'entendu, dans la relation d'objet.

Pour résumer ce point, « Le dit premier (...) est oracle¹ », oui, mais il se formule dans une langue donnée, un idiome dont il n'est qu'un fragment. Ce fragment loge cependant la multitude, innumérable, des équivoques, homophonies et résonances sonores qui conditionnent l'incidence, je devrais dire l'intrusion, de cet Autre qu'est l'inconscient dans la parole vigile des sujets et dans leur jouissance de corps. Dès lors la langue maternelle en deux mots c'est bien le grand réservoir des unités sonores dont se font et la *lalangue* singulière des Autres originels, et *lalangue* des inconscients des descendants. Ça n'est pas dire pourtant que les inconscients soient hérités, car le prélèvement de leurs unités linguistiques propres se fait par l'opération contingente de leur coalescence avec la jouissance.

Alors question pour nous : cet accent sur *lalangue* nouveau et tardif est-ce la fin de l'inconscient structuré comme un langage ? Pas du tout selon moi. La formule marque plutôt que, de *lalangue*, l'inconscient en vient mais il est langage. Cf. l'interview de 1973 où ce point est fortement réaccentué. Dans « L'étourdit » Lacan redit que les langages de l'inconscient sortent de ce qui n'est pas langage mais *lalangue*, et qu'en outre ces langages relèvent du pastout, autrement dit il n'y en a pas deux pareils. Or, un langage c'est un nœud de signifiants et de sens, qui comporte les trois dimensions. Ce n'est pas le cas de *lalangue* qui est du pur *motériel*, où il n'y a que les chiffres, les uns du sens mais pas le sens. D'ailleurs soyons cohérents, le fameux poème que je suis dont nous faisons grand cas, à juste titre, et même le nœud des trois dimensions, qu'est-ce sinon langage où se nouent les trois dit-mensions ?

Enfin, de fait, dans la psychanalyse dès lors que par définition elle use du procédé freudien, l'inconscient a toujours été supposé dire quelque chose, et seul un langage peut dire quelque chose. *Lalangue* ça ne dit rien, on en use pour dire. Elle est en quelque sorte l'instrument du dire. Quant à l'analysant il est clair qu'il arrive pour dire quelque chose, même s'il ne sait pas quoi, il veut se faire entendre pas seulement au sens des oreilles mais de l'entendement. L'accent est sur le dire avec deux questions : qu'est-ce qui se dit mais aussi et surtout pourquoi ça dit ? Cette dernière question, dont le maître mot est demande à l'entrée d'une analyse, introduit ce que Freud a nommé le registre dynamique et économique, que nous traduisons par désir et jouissance - pulsionnelle ou autre. L'accent clinique n'est donc pas sur *lalangue*. D'où ma question : dans une psychanalyse où il s'agit du dire analysant qui fait récit, sens donc, et dans lequel nous lisons le langage de *sa* demande au singulier, y a-t-il quelque chose comme **une passe à lalangue** ? Première question.

Il y a une autre question plus générale. Dès lors que la psychanalyse s'occupe des productions et effets de l'inconscient, elle rencontre le problème suivant : les *lalangues* des inconscients ne parlent pas toutes la même langue. C'est vrai pour les deux types de formations de l'inconscient que nous connaissons. D'abord pour la série rêve, lapsus, etc., les formations éphémères dans lesquelles l'inconscient travailleur chiffant la jouissance², interfèrent avec les intentions du sujet, mais pas moins vrai pour les formations stables que nous appelons symptômes, dont les traits constituants ne viennent pas moins de l'idiome, de la langue commune. Les inconscients font passer les chiffres, les Uns hors jouissance de *lalangue* – « bois mort » dit Lacan - aux Uns pas morts, jouis, jamais communs eux et la question est de savoir si c'est un problème pour la psychanalyse.

Je déplie un peu la première question : concernant la question de la possibilité de la passe à *lalangue* dans les analyses elles-mêmes.

Une analyse procède nécessairement par le sens, or dans le sens le sujet de la conscience s'y retrouve, il y aperçoit des parts de sa vérité. Comment donc le didactisme du processus d'une analyse qui procède par le sens va-t-il faire apparaître la contingence hors sens des émergences des mots de l'inconscient ? Il faut bien sûr que ce soit possible, le possible étant la modalité

¹ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 808.

² J. Lacan, « ... ou pire » et « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

logique du « ce qui cesse de s'écrire ». Toute la première partie de la Préface répond à cette question, et positivement, indiquant que le sens solidaire du langage, ou dit autrement la course à la vérité, peut cesser de s'écrire. Reste alors la facticité des éléments qui ont émergés en surprise, sans la participation du sujet, dans le laps d'une formation symptomatique de l'inconscient. Et Lacan de dire alors, que quand la quête du sens déclare forfait, avec les uns hors sens qui en restent on est dans l'inconscient, cet inconscient qu'il a dit d'abord sans sujet, puis réel, et qui est fait de bribes de la *lalangue* propre à chacun. Il faut bien conclure en effet que pour chaque parlant les mots spécifiques qu'il n'a pas choisis, qui s'imposent dans ses bévues diverses sont cependant les siens parce qu'ils sont coalescents à sa jouissance. A nulle autre pareille quoique pour tous... phallique puisque celle-ci se définit comme jouissance liée aux mots et qu'elle « parasite toutes les autres » selon l'expression de Lacan. Là il y a bien une passe possible à sa *lalangue*, aux mots de *son* inconscient puisque ce sont les mots de sa jouissance. Lacan décrit là une sorte d'épiphanie du hors sens de l'inconscient auquel celui qui en est sujet ne pourra que croire à la fin. Mais de quelle fin s'agit-il ? Si c'est la fin du sens d'un lapsus par exemple, les fins de ce type sont nombreuses dans une analyse, elles se réitèrent à la mesure même de la réitération de ces formations. C'est d'ailleurs ce qui explique je pense que parfois, à la fin d'une analyse, on retrouve des éléments du tout début. Mais une analyse ne se juge pas à partir des formations éphémères de l'inconscient qui ne cessent jamais même après une analyse. Elle se juge à partir de ses effets sur ces autres formations de jouissance que sont les symptômes, sur ce qui cesse de s'en écrire dans les effets thérapeutiques au sens banal du terme, et sur la position du sujet à l'égard de ce qui ne cesse pas de s'écrire du Un de la *fixion* fondamentale de jouissance qui supplée au rapport manquant. On peut sans doute en dire ce que Lacan dit du lapsus, quand il n'a plus de sens on est dans l'inconscient, on touche à son réel, désigné à l'occasion comme sa lettre. Le plus opaque, le plus inamovible, le plus impartageable, le plus inappropriable.

Ceci m'amène à la deuxième question des conséquences pour la psychanalyse de cet inconscient-*lalangue* récalcitrant à la prise. Il y a plusieurs aspects.

D'abord, est-ce que ça objecte à ce que l'on puisse s'analyser dans une autre langue que la sienne propre et avec un analyste qui ne la parle pas ? J'ai noté déjà que la différence est moins grande qu'il n'y paraît avec les analyses habituelles. L'analyste ne peut certes pas saisir les équivoques d'où se constituent les inconscients dans une autre langue, mais l'analyste qui parle la langue de l'analysant ne parle en aucun cas sa *lalangue* privée, intime, il ignore ce que Lacan a nommé le poids des mots pour son analysant car les mots d'un inconscient ne sont pas forcément des mots rares. Lui et son analysant sont à cet égard des « épars désassortis ». Dit autrement ils relèvent du y a de l'Un, et dès lors seul l'analysant peut déchiffrer sa *lalangue*, — même si par ailleurs analyste et analysant peuvent se mettre au pair dans l'élaboration analysante comme le signale Lacan à la fin de la Préface.

Enfin est-ce que l'impossible amitié avec son propre inconscient objecte à l'*hystorisation* des analyses dans la passe ? On peut dire au contraire que c'est ce qui nécessite l'*hystorisation*. L'*hystorisation* c'est le détour par le récit - et le récit est toujours solidaire du sens - faute de pouvoir témoigner de l'inconscient hors sens. Pour cet inconscient, pas d'anciens combattants qui puisse dire « moi j'y étais, monsieur ». On y confie donc au dire de la vérité menteuse de laisser entendre ce qu'elle ne dit pas ou de laisser induire ce sur quoi elle ment.

LA PERMANENTE TRADUCTION

Elodie Valette
Montpellier, France

Passeuse de 2018 à 2020, j'ai entendu deux passes en langue étrangère (en anglais), et les ai transmises en français (ma langue maternelle) auprès du cartel de la passe.

Il s'agissait de transmettre, et de traduire, tout à la fois. Il m'a semblé alors qu'il était - paradoxalement oui - plus facile de transmettre en traduisant que de transmettre comme je l'avais fait auparavant pour des passes entendues en français. Pourquoi ?

Cette contribution part de cette expérience et de cette question, éclairantes sur ma/la fonction de passeur.

La psychanalyse propose de croire en les vertus de la langue, non comme vecteur de communication, mais justement en tant que trace de la singularité radicale du sujet. Elle propose ainsi, en toute déraison, de créer un dispositif de parole et d'écoute entre un qui parle une langue singulière et unique à un autre qui ne la comprend pas et n'y répond pas non plus ; elle propose de parler malgré ce que Derrida appelait le « monolinguisme de l'autre » (Derrida, 1996).

Que se passe-t-il donc, lorsque dans le dispositif de la passe, où il s'agit de s'essayer à transmettre quelque chose de cette langue singulière de l'autre, cette langue proprement étrangère - au sens d'étrange, que se passe-t-il donc quand, « en plus », cette langue s'exprime et est entendue dans un autre idiome que le sien ?

Dans le dispositif de la passe, en tant que passeuse, il a été très tôt évident que les enjeux de la transmission - l'image que je m'en faisais - pesaient lourds et rendaient difficile tant l'écoute (vouloir *tout* entendre par exemple), le moment réflexif de préparation du témoignage, qu'enfin le témoignage ultérieur auprès du cartel de la passe, menacés d'être parasités par l'imaginaire. Ces affres du passeur ont été beaucoup commentés et je n'y reviendrai pas ici, sauf à souligner la voie étroite qui permet d'être un passeur tout de même, et qui consiste, me semble-t-il, à accepter la réduction, la perte, le ratage.

C'est, je le crois, ce à quoi peut aider le recueil de témoignage en langue étrangère. Loin de freiner le dispositif, au sens où le décalage et les opérations successives de traductions amoindrieraient l'expérience, et la dépouilleraient drastiquement de sa vérité, l'écoute en langue étrangère me semble au contraire permettre au passeur d'occuper sa fonction, peut-être mieux. Comment ?

L'expérience qui fut la mienne me semble tenir à deux assomptions libératoires quant à cette fonction délicate de passeuse : en premier lieu l'assomption du ratage : impossible traduction ! En second lieu, une accroche à la précision des mots rapportés par les passantes, aux signifiants : traduction tout de même ?

Je propose de développer ces deux points brièvement en précisant ce que la langue étrangère fait à l'écoute.

Écouter mal c'est entendre mieux. Car oui, en langue étrangère, l'écoute diffère : la compréhension étant celle d'une langue non maternelle, il y a nécessairement des mots, des allusions qui vont échapper, qui échappent. Il y a des références culturelles qui vont échapper. L'écoute est nécessairement imparfaite. C'est naturellement le cas de toute écoute, forcément

partielle, partielle : mais dans le contexte de la langue étrangère, cela saute simplement aux oreilles.

Il y a autre chose, qui me concerne peut-être singulièrement. Malgré une très bonne maîtrise de l'anglais, un trait caractéristique demeure lorsque j'écoute une personne s'adresser à moi : l'effort nécessaire pour écouter avec fluidité implique d'éteindre mon dialogue intérieur. Je ne pense pas, je ne prépare pas une question, une réponse, je n'interprète pas : j'écoute seulement.

Accepter cette écoute imparfaite à plusieurs égards, c'est embrasser sa position de passeur et se laisser traverser. C'est également renoncer à la transmission du message comme un tout, pour assumer la recherche de transmission d'une vérité, perçue en sus.

Comme dans le téléphone arabe, le message, la lettre, cet objet qui circule entre plusieurs personnes, qui parviendra au destinataire ne sera pas le même que celui qui a été transmis. Il est en revanche à espérer qu'un peu de vérité du message arrivera à destination.

Dans le cadre d'une écoute qui accepte de ne pouvoir tout embrasser, qu'écoute-t-on ? Que garde-t-on ?

J'ai eu pour pratique, lors des diverses passes entendues, de prendre des notes quasiment exhaustives, incluant de nombreux verbatim. Dans le cas de l'anglais, ces verbatim sont devenus autant de jalons structurant le témoignage, dessinant le fil logique de celui-ci. Je prenais des notes dans un étrange mélange de français et d'anglais, constatant a posteriori que les notes en français concernaient des informations factuelles permettant de dresser le cadre (informations familiales, etc.) alors que les notes en anglais consistaient en de strictes citations.

Lors du témoignage auprès du cartel de la passe, réalisé en français (lui-même traduit en espagnol, ou brésilien pour les autres membres du cartel, par d'autres que moi), ce sont ces verbatim, ces signifiants singuliers qui ont structuré mon discours. Je les ai cités en anglais, proposant ensuite une ou plusieurs traductions me semblant pertinentes. Parfois, les membres du cartel m'accompagnaient dans cette recherche du mot juste. Quel luxe ! Ce n'est pas tout à fait ce que l'on fait lorsque l'on rapporte un témoignage entendu dans sa langue, la compréhension de celle-ci semblant « aller de soi ». Ces moments de traduction ont été je le crois des moments d'attention extrême portée à la singularité du témoignage de passe, à la précision des mots utilisés. Si l'écoute est partielle, et assumée comme telle, la mise au cœur du témoignage des verbatim et leur traduction attentive permet d'entendre mieux, et de dégager une vérité du fil logique. Il y a en outre une soustraction évidente, un retrait, un « moins-de-langue » qui bénéficie au témoignage du passant ou de la passante et à sa singularité.

L'expérience va au-delà de la stricte problématique de la traduction-transmission du témoignage dans une autre langue que celle dans laquelle je l'avais entendue. Elle me fait réfléchir plus généralement à la fonction de passeuse. Elle me fait, a posteriori, revenir aux témoignages des passes que j'ai réalisés en langue française, tant pour l'écoute que pour la transmission. Que s'agit-il de faire passer ? Transmettre un témoignage de passe n'est-il pas, dans tous les cas, entendre un témoignage dans une langue étrangère, et essayer de faire passer quelque chose de sa singularité radicale ? Dans tous les cas, il s'agit d'une langue étrangère, et de tenter une traduction qui « a l'honnêteté de s'en tenir à une imperfection allusive » (Leyris, 1974).

Pour résumer, entendre et rendre compte d'une passe entendue dans une langue étrangère, est libérateur. Pour insister sur la double distance introduite par l'opération de traduction, je dirais plus précisément que deux constats, pourtant antinomiques, s'additionnent dans l'expérience. Le premier, « aucun risque que ces mots soient les miens », libère de l'inquiétude de ne pas transmettre mais d'inventer, d'interpréter, de re-construire, de trouver un fil qui n'est pas celui du témoignage mais celui que l'on a voulu y trouver. Le deuxième, « aucun espoir que ces mots

soient les leurs », libère de la quête impossible de la fidélité à la parole entendue. Ce n'est pas de cela dont il s'agit.

L'imperfection allusive, que je viens d'évoquer, se place du côté du non savoir. Comme l'écrivait Trinidad Sanchez-Biezma de Lander dans le numéro 4 de *Wunsch* en mai 2006, le moment du témoignage est un moment où l'on espère qu'un « peu de vérité se laisse attraper. Un peu de vérité impossible à rendre toute ». L'étrangéité de la langue me semble permettre de redoubler le constat de l'étrangeté radicale de la langue parlée par l'autre, et donc de travailler avec cette réduction dimensionnelle.

En bon passeur, je conclurai avec les mots d'une autre. Emilia Malkorra écrivait dans le numéro 4 de *Wunsch* en mai 2006 : « La seule façon de ne pas être un élément contaminant pour le passeur c'est précisément de *n'être pas*. C'est-à-dire de pouvoir mettre en jeu sa destitution subjective au service de la transmission. D'être capable, durant le temps où il exerce sa fonction, — et il n'y a pas de garantie, jamais, qu'il y parvienne — de ne pas interférer avec son imaginaire, avec son fantasme. On attend qu'il puisse offrir un lieu vide, où pouvoir loger le témoignage du passant et le transmettre ». L'on peut en effet rapprocher la position du passeur d'une partie de la position de l'analyste - en excluant bien sûr celle de sujet supposé savoir, qui n'a rien à voir avec celle de passeur : ces deux-là se doivent d'être « assez mort[s] pour ne pas être pris dans la relation imaginaire¹ ». C'est cette position que l'étrangéité de la langue nous facilite.

PASSER LE DIRE DES MOTS DITS, ET LEUR LECTURE

Ramon Miralpeix i Jubany
Barcelone, Granollers, Espagne

Dans l'analyse, non seulement, mais fondamentalement, on parle. Et dans la parole, il y a le dit et le dire, sur lesquels l'analyste peut opérer. Si l'analyste peut le faire, c'est par la con-fusion, par la convergence dans la *lalangue*, des productions dont le bébé a joui pendant la lallation, et de ce qui est attaché à ces productions : les productions – mots – de la mère, qui injecte ainsi l'Autre du langage, articulant ces productions du bébé. C'est à partir de là que la parole, peu importe quelle parole, est, à partir de ce moment-là et pour cette raison, contaminée par ce point de coalescence entre l'Un de cette jouissance et l'Autre. Pour le dire autrement, la parole chez le *parlêtre* est incarnée, par définition.

Ensuite, il y a le langage. En effet, la parole dans sa fonction et le langage dans son champ font appel l'un à l'autre. La subordination de la parole au discours témoigne du tissu entre la parole et le langage – en ce sens, nous savons que le discours peut transformer voire subvertir le sens de la parole : il suffit d'écouter certains hommes politiques justifier qu'ils enferment leurs adversaires par leurs paroles, au nom de la liberté ou de la démocratie. Mais en outre, nous ne sommes des êtres de langage que par le fait que nous parlons, et dans ce parler, nous avons ce qui de la parole s'articule dans le langage, dans la chaîne signifiante, et nous avons la matière dont elle est faite, et comme telle, toujours signe d'une jouissance ne pouvant pas être articulée¹. Dans la soupe des mots parlés, nous avons ces extraits de la lallation par l'attachement à l'Autre maternel de certaines productions, et nous avons les mots qui, venant de l'Autre, par le fait

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 256.

¹ Voir C. Soler, *Retour sur la fonction de la parole*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2019, p. 153.

d'occuper la place du « premier dit » - en fait, du premier entendu - ont la fonction d'un signifiant S_1 , oraculaire constitutif, qui, à partir du généalogique, détermine le sujet du signifiant². Ce premier dit de l'Autre, apophantique³, a besoin d'être embrayé dans la jouissance du corps, dont la lallation est, ici, le paradigme du fait, réel, de la création du lit dans lequel les premières paroles vont couler. Les dits apophantiques entendus de l'Autre et le dire apophantique, existentiel, seront repliés dans l'inconscient, le langage et le réel. Et les deux fondements de la structure (celle qui marque ce qui est structuré et ce qui reste en dehors) seront le support des deux types de S_1 qu'il sera intéressant d'atteindre dans l'analyse : ceux qui donneront lieu aux Idéaux de l'Autre, qui s'inscriront comme Idéaux du Moi [I(A)] et qui tresseront les identifications successives sur lesquelles l'analyse devra peindre une main de solvant ; et les S_1 de l'Un-tout-seul⁴, qui rendent compte de la jouissance originelle et perdue, que l'analyse pourra parvenir à encadrer.

Il s'agit de la passe. À un premier niveau, dans sa procédure, il y a les mots effectivement dits par le passant et ceux qui ont été entendus et comment ils ont été entendus par les passeurs ; mais il y a aussi le *parlêtre*, c'est-à-dire, sa présence, avec les modulations de l'énonciation, avec l'image avec laquelle il se présente, et aussi avec son corps comme boîte de transmission et de résonance, et, donc, ce qui a aussi été transmis à travers cette image et ce corps. À un deuxième niveau, on trouve les mots de chaque passeur, transmis dans un énoncé et une énonciation propres, avec ses mots réellement dits. Ils sont aussi dans cette « transmission » en tant que *parlêtres*, avec leur image – c'est un espace très large qui va avoir des conséquences supposées par et pour le passeur (par exemple en termes de reconnaissance), à la position avec laquelle il se présente et depuis laquelle il parle : analyste, secrétaire, naïf... – ; et ces passeurs, en tant que *parlêtres* sont aussi avec leur corps comme boîte de transmission et de résonance dans la présentation du passant devant le cartel de la passe. De tout cela, de la « présentation » des passeurs en tant que *parlêtres* et des mots dits qui encadreront le non-dit – et là on trouve à la fois le superflu et l'impossible – les membres du cartel devront extraire le dire⁵ du passant et lire⁶⁷ dans ce qui est transmis de la formule du fantasme fondamental, à la dévaluation des identifications, à la dé-supposition d'un sujet au savoir, la lettre identique atteignant le noyau de jouissance du symptôme, voire le désir de l'analyste... ou une partie de tout cela.

Si je dis que les membres du cartel doivent extraire le dire du passant, cela peut sembler étrange, puisque le dire a un statut existentiel, supposé axiomatique à la parole et au langage, et qui n'inclut donc aucun attribut sur lequel juger : il y en a ou il n'y en a pas. Cependant, d'un autre côté, ce dire est continuellement mis à jour tel que « l'écoulement du dire [*ir diciendo*] ». C'est là, dans cet « écoulement du dire », où se jouent les éléments qui, sans être inclus dans ce qui est dit, le causent et le conditionnent, puisque l'actualisation du dire dans « l'écoulement du dire », serait étroitement liée à l'énonciation, mais pas seulement, puisque le revers de la médaille de « l'écoulement du dire » c'est « l'écoulement de l'écriture [*ir escribiendo*] », le poème du *parlêtre* au cours de sa vie. Au-delà même de tout cela, le dire est l'indice qui marque la coalescence originelle entre la jouissance et la parole et le langage, entre l'Un-tout-seul et l'Autre. Ainsi,

² *Ibid.*, p. 156-157.

³ L'apophantique renvoie à l'existentiel et non au propositionnel.

⁴ « L'Un-Dire, de se savoir l'Un-tout-seul, parle-t-il seul ? Pas de dialogue, ai-je dit, mais ce pas-de-dialogue a sa limite dans l'interprétation », J. Lacan, « ... ou pire. », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 551.

⁵ A. Nguyễn, *Quand seuls restent les mots*, Paris, Stulus, 2017. Le proverbe qui « annule son sujet » (p. 110) et « Pourquoi amener le proverbe là ? Parce que, par cette voie, avec un x (voix) ou avec un e (voie), il aura la possibilité de trouver, d'accéder au réel » (p. 113).

⁶ J. Lacan, « Postface au Séminaire XI », *Autres écrits*, *op. cit.* (sur le fait de lire) : « Ça ne serait déjà pas mal que se lire s'entendît comme il convient, là où on a le devoir d'interpréter », p. 504.

⁷ A. Nguyễn, *Quand seuls restent les mots*, *op. cit.* (Sur le fait de lire) : « Le sujet oublie qu'il parle et s'il n'oublie pas qu'il parle, il oublie qu'une autre fonction est requise et pas seulement réservée à l'analyste : il parle mais il doit aussi lire », p. 104.

extraire le dire du passant consisterait à lire le poème écrit jusqu'à présent, jusqu'au moment de la passe, et cette lecture passe par le « médium » de la procédure et ce qu'on attend d'elle sans savoir ce que c'est. En écoutant les passeurs, il se passe quelque chose de similaire à ce qui peut arriver lors de la lecture d'un bon livre, de la visite d'une exposition, de l'écoute d'un concert ou d'un spectacle de danse. Cela peut être très beau, bien construit, ou même ennuyeux, mais en un instant – en lisant le livre, en visitant le musée, en écoutant le concert ou en regardant le mouvement des danseurs – il se passe quelque chose, quelque chose qui a, à la fois, une continuité avec ce qui le précède et qui marque pourtant un saut, une discontinuité, un trou, quelque chose qui nous renvoie à un autre plan. Ce qui se passe, nécessairement, n'est pas seulement « l'hystoire » du passant, mais aussi ses vides, ses silences.

Je pense qu'il s'agit d'être capable de lire ce quelque chose qui saute, cette rupture dans la continuité du discours, dans laquelle on peut sentir le réel qui ne peut pas être dit⁸. « L'hystoire » aura certainement pu rendre compte tantôt des fissures du fantasme, que de celles des identifications et de la supposition du sujet au savoir. Il reste alors à décider si ce qui s'est passé « sans le vouloir » – grâce et malgré l'hystoire – marque, sans équivoque, le passage au désir de l'analyste, ou le nom du symptôme. Et même après avoir recueilli ce savoir transmis, pouvoir s'en servir cliniquement, c'est-à-dire un autre savoir par le simple fait de le traduire au discours des mots en utilisant le langage et le partager, afin de continuer à avancer à partir de l'un à un, à un, à un.

Dans la pratique, certaines difficultés apparaissent – et peut-être que le confinement les a davantage mises en évidence – comme la composition plurilingue des cartels et la difficulté idiomatique entre locuteurs de langues différentes, et parfois avec une très faible connaissance de la langue avec laquelle le passeur parle. Sans ôter de la valeur à cette difficulté, mais en la compensant en quelque sorte, il faut tenir compte d'au moins deux choses qui peuvent la contrecarrer : il y a beaucoup d'analysants qui s'analysent dans une langue qui n'est pas la leur, et ce fait, dans la plupart des cas, n'est pas un obstacle à l'analyse ; une clé pour que cela soit possible, outre le transfert, réside dans le fait que l'analyste ne mettra pas l'accent sur la signification de ce qui est dit, mais fondamentalement sur le réel de la jouissance en jeu dans « l'écoulement du dire [*ir diciendo*] ». Cet accent est le même que celui que les membres du cartel de la passe doivent mettre sur le discours du passeur. En revanche, je pense que nous pouvons affirmer que, de la même façon qu'il existe une *lalangue* française, catalane, italienne ou anglaise, et au-delà du jargon, il existe une *lalangue* psychanalytique⁹ commune à ceux d'entre nous qui ont fait l'expérience de l'analyse jusqu'au bout, définie par le fait d'être nettement avertis de l'équivoque par structure et de la jouissance de l'Un, qui peut toucher, résonner dans le corps des membres du cartel. Par-là, je veux simplement souligner que, même s'il est bien préférable de connaître la langue du passeur, les membres du cartel doivent, dans la mesure du possible, se placer en mode lecteur de ce qui se passe entre les mots du passeur, autant ou plus qu'en mode écouteur [*escuchador*] ou « compreneur [*comprendedor*] »¹⁰.

L'autre difficulté, la plus grande, pour la transmission du passant aux passeurs, des passeurs au cartel de la passe, mais surtout du cartel de la passe à l'École et au monde, est l'aporie de devoir

⁸ À un autre moment, j'avais parlé de « consonner par sympathie », la corde d'un instrument sonnante « sans le vouloir » lorsqu'une note est jouée sur un autre instrument.

⁹ « La psychanalyse n'est-elle pas l'apprentissage de cette langue singulière oubliée sous les attaques de l'Autre et de l'ordre phallique du discours ? » cf. A. Nguyen, *Quand seuls restent les mots*, op. cit., p. 108.

¹⁰ «... *Perquè la poesia és, per a qui l'escriu, aprendre a escriure's ell mateix.*

Per a qui la llegeix és aprendre a llegir-se. » Joan Margarit, Inédit, Éd. Proa, Barcelone, 2021.

« Parce que la poésie est, pour celui qui l'écrit, apprendre à s'écrire lui-même.

Pour celui qui la lit, c'est apprendre à se lire soi-même ».

situer sur le plan du sens ce qui est de l'ordre du réel¹¹. Ce serait plus facile si nous disposions d'une écriture mathématique permettant d'unir le symbolique et le réel, mais pour l'instant ce n'est pas le cas, et ce ne le sera probablement jamais, pour une raison : l'impossibilité de séparer [*desligar*] ce qui est dit de la particularité de chaque expérience. Toute approche possible sera asymptotique. C'est déjà beaucoup. En tout cas, la position qui convient au membre du cartel de la passe est celle de l'analysant averti pour – comme dirait Albert Nguyễn – dés-oublier[*des-olvidar*] le dire originel sur lequel se sont soutenus les dits du passant.

Traduit de l'espagnol par Noelia Luzar

SEULE RACINE

Nadine Cordova-Naitali
Paris, France

Introduction

Je remercie Elisabete Thamer de m'avoir sollicitée pour essayer de dire quelque chose sur le thème « Langue(s) et passe ». Ce qui nous occupe aujourd'hui n'avait pas suscité chez moi de véritables questions jusqu'à ce jour. J'avoue que je ne me suis jamais demandé si les différentes langues présentes dans les cartels de la passe avaient un impact sur le recueil des témoignages des passants et sur la nomination. La dimension internationale de notre École et les traductions orales et écrites qui font lien me semblaient une évidence, les cartels de la passe entrant dans cette logique.

Je veux souligner que dans les CIG successifs, le sujet des langues dans la passe est bien présent puisqu'il est inscrit dans le règlement intérieur du Collège international de la garantie et ne concerne que les passeurs. Ces derniers doivent être de la même langue que le passant ou d'une langue que le passant parle. Ce qui veut dire que dans cette étape de la procédure une même langue semble nécessaire pour le témoignage direct. En revanche, rien n'est précisé pour les membres du cartel, si ce n'est en creux, puisqu'y sont représentés les différents dispositifs d'École qui croisent plusieurs zones géographiques et de fait plusieurs langues. C'est un choix de notre École, un pari cette dimension internationale. Si celle-ci peut parfois complexifier les échanges, prendre beaucoup d'énergie, de temps, peut créer des frictions, elle nous sort de notre intra-territorialité, de nos ornières. Elle nous oblige au mouvement, à repenser nos fonctionnements, elle nous fait passer des frontières.

Si cette option fait ouverture, je me demande si la présence de plusieurs langues dans les cartels de la passe n'aurait pas un autre intérêt ? Et, ce sont les traductions *réalisées* par ses membres au sein de ces cartels éphémères que je convoque maintenant. Ces traductions auraient-elles un effet sur le témoignage des passants ? Comment garantir que le témoignage est passé d'une langue à une autre ? Alors, langue(s) et passe/dispositif... ça ne passe pas ou ça passe ?

¹¹ « Reste la question de la transmission de ce savoir analytique et donc de l'acte, puisqu'il faut considérer que l'essentiel de la transmission en dépend. La transmission d'un savoir inconscient, savoir réel, n'est efficace que si l'analyste a lui-même pris la mesure de ce savoir et de ses implications dans la pratique et dans le champ du discours », A. Nguyễn, *Quand seuls restent les mots*, op. cit., p. 51.

Passeur et traduction

J'ai participé à plusieurs cartels de la passe et malgré mon lien compliqué avec les langues étrangères, je tire de cette expérience le constat suivant : quelle que soit la langue des passeurs et des membres des cartels, je n'ai pas été gênée pour écouter les témoignages indirects et participer aux élaborations. À chaque fois, nous avons pris le temps qu'il fallait pour aboutir à une conclusion, nommé ou pas nommé. J'ai été particulièrement sensible à l'attention que chacun, monolingue ou pas, portait à la transmission des passeurs, aux traducteurs et à ce qui se dessinait progressivement dans le travail du groupe malgré ou grâce au croisement des langues. Pourquoi ai-je l'idée que ça a fonctionné, que ça fonctionne ?

Il me semble que la rencontre de plusieurs langues dans le cartel peut renforcer le travail sur le témoignage du passant restitué par les deux passeurs. J'oserai même avancer que cette rencontre fait écho d'une certaine façon à une des fonctions des passeurs dans le dispositif. Si le passeur est un intermédiaire entre le passant et le cartel-jury, les traductions sont aussi un intermédiaire, d'un autre type. En effet, le fait que certains ne comprennent pas une langue provoque des scissions, des coupures dans le texte du témoignage déjà filtré qui obligent le cartel à s'arrêter, à faire (re)préciser certains mots, phrases, éclairer des imprécisions, formaliser ce qui résonne d'une langue incomprise ou mal comprise, créent des silences, soulèvent les malentendus voire les soulignent. Les traductions effectuées, pour les circonstances, par un ou des psychanalystes-traducteurs réduisent, je crois, les éventuelles dérives du sens d'une langue, et la fascination que pourrait susciter un témoignage. Le fait que se croisent plusieurs langues n'aurait-il pas comme effet de mobiliser subtilement le cartel, l'air de rien et d'éclairer le témoignage sous différents angles. « Traduction » veut dire « faire passer... d'une langue à l'autre », un passeur en somme à l'instar du passeur qui, lui, tente de faire passer le témoignage qu'il a reçu. Il y a dans les deux cas inévitablement de la perte.

Ce double filtre « Filtre des passeurs, filtres des traductions » sert, je crois, le témoignage car un filtre c'est aussi une passoire. Et dans ces espaces perdus, incertains peut passer autre chose. Ayant entendu une autre langue dans mon enfance, je ne l'ai jamais comprise, quoique... tout ne s'attrape pas par les mots, mais peut s'attraper par les sens, enfin plus exactement par ce qui fait résonance, comme si ça comprenait d'ailleurs. Et puis, la langue de Lacan, quand on fait sa connaissance, n'est-elle pas parfois tout autant étrange qu'étrangère et familière ? Et, la langue analysante, n'est-elle pas par à-coups langue étrangère pour l'analysant ?

Rapport à la langue

Si j'ai choisi comme titre « Seule racine », c'est justement pour tenter de cerner ce qui peut passer d'une langue étrangère. Tout d'abord, en tant que parlant nous avons une racine commune, nous sommes tous soumis à la castration, c'est notre bien commun, notre lot, égalité à cet égard. Et, cette racine commune nous pousse à faire lien. Seulement, il y a les mystères des corps parlants. Les effets de la prise du langage sur le corps sont à chaque fois singuliers. Parce que nous avons un corps, des racines différentes, la castration a toujours une couleur inattendue qui fait notre différence absolue, et nous fait éprouver ce « seul ». Ainsi, « seule racine » nous donne non seulement un point d'attache mais souligne aussi une radicale séparation d'avec les autres qui provient d'où on vient. Nos racines parlent aussi pour nous.

Si j'ai choisi le terme de racine, c'est non seulement pour souligner que notre langue d'origine nous affecte, mais aussi pour mettre en lumière la présence de ce qui reste de matière de la langue reçue. L'être parlant, c'est « l'humus du langage » affirmera Lacan. S'il emploie ce terme ce n'est pas simple métaphore. Nous sommes effets du langage lequel ne serait rien non plus sans rencontrer le vivant. Ce qui veut dire que le sujet et sa langue plongent ses racines dans un

appareil qui s'incarne à chaque fois différemment avec des morceaux qui restent en terre mais qui agissent.

Les cartels internationaux ont-ils à authentifier *du psychanalyste* dans ce qui émane de cette troublante racine ? Seul(e), racine sont à mon avis les deux signifiants qui embrassent celles et ceux qui ont expérimenté dans une analyse un virage sans retour. Le cartel ne se laisse-t-il pas convaincre quand l'élaboration aboutit à une conviction que le passant a buté sur une racine qui perfore, oserai-je dire une racine étymologique ? Paradoxe de l'expérience... et des cartels de la passe qui authentifient alors ce qui est le plus énigmatique à attraper, le désir de l'analyste.

Ainsi, issu de cette racine qui a colonisé et teinté la langue que nous parlons jusqu'à nos gestes, chacun a une sensibilité à sa langue d'origine, ce qui veut dire que nous ne parlons pas la même langue même dans une langue commune. Et nous ne réagissons pas de la même façon à l'écoute d'une langue étrangère apprise ou non. Par conséquent, dans les cartels nous nous trouvons à partager une variété de langues et de corps affectés. Alors, comment les membres du cartel vont-ils écouter la langue du passant via les passeurs et via les traductions ? Quelle langue va fédérer un cartel ?

Je répondrais que malgré la langue, la sensibilité, la culture des uns et des autres, chacun a choisi d'être là avec d'autres pour écouter ce qu'a produit la langue d'un inconscient, et les conséquences qu'a eues sur un sujet, une analyse ; lui a-t-elle fait éprouver, rencontrer sa langue étrangère et ce qui troue sa structure ? Quelque chose du témoignage aura-t-il passé les frontières des passeurs, des langues et des traductions ? Le cartel, averti du malentendu fondamental du parlant en accusera-t-il réception ?

Au regard de ce qui précède, il s'agit pour le cartel, ni de se laisser bercer par l'illusion du sens exact, ni d'idéaliser voire de délirer sur le hors sens, mais de suivre pas à pas le texte du témoignage avec sa texture, ses temps logiques, ses accrocs et ses blancs qui ne sont pas sans laisser passer des affects et des éclats. Le cartel oscille donc entre ce qui se saisit, ce qui est un peu plus flou et ce qui résonne d'une racine singulière. Et puis, il y a un moment qui s'impose, ça fait rencontre ou pas, ça passe ou pas. On pourrait dire que l'élaboration se resserre et aboutit à une précipitation, le cartel conclut. Les effets de la traduction auront trouvé une place dans le travail d'élaboration et participé à la conclusion. Il me semble, en effet, que la présence des langues nous fait fréquenter, effleurer un peu plus le réel de la structure. Du moins, c'est ce que j'extrait de mon expérience.

Pour conclure. J'ai mis du temps avant de prendre conscience que l'École de Lacan n'était pas internationale comme si elle l'avait toujours été pour moi. Alors, au temps de Lacan les jurys devaient être en français, pourtant la nomination n'était-elle pas déjà à l'ordre du jour, questionnée voire idéalisée ? Aujourd'hui, la question ne reste-t-elle pas toujours la même : pourquoi un sujet veut occuper cette place d'analyste ? Pourquoi se présente-t-il à la passe ? Et, que peut nous apprendre l'expérience des cartels de la passe multilingue sur le désir de l'analyste ?

CONCLUSION

Camila Vidal
Vigo, Espagne

Nous sommes arrivés au terme de la première partie de cette journée d'École : Langue(s) et passe.

Un titre qui a donné lieu, non sans surprise pour la commission, à des textes plutôt personnels, mais auxquels l'intervention de Colette Soler permet peut-être de donner leur juste place quand elle dit : « Est-ce que l'amitié impossible avec son propre inconscient s'oppose à l'historicisation des analyses dans la passe ? ». Au contraire, on pourrait dire que c'est ce dont l'historicisation a besoin. L'historicisation est le retour par le récit - et le récit est toujours solidaire du sens - à défaut de pouvoir témoigner de l'inconscient hors du sens...

Ce fut une rencontre avec un dénominateur commun, la vérification du succès dans la constitution, sans doute novatrice, des cartels internationaux et donc multilingues pour le dispositif de la passe, comme nous l'a rappelé Elisabete Thamer dans sa présentation. L'intéressant travail d'Anastasia Tzavidopoulou, notre dernière AE en date, abonde sans doute sur ce premier aspect, plus structurel si l'on veut, de la « solitude de la langue », rencontrée et renouvelée à chaque moment crucial de la cure.

Nous avons entendu comment le passage d'une langue à l'autre, loin de simuler une traduction, « où règne la réversibilité », comme nous l'a dit Mario Binasco, une traduction impossible, comme cela a été souligné, facilite la « conquête "d'un dire" », qu'il soit ou non « causé par un réel immuable du début à la fin », reprenant la question posée par Josep Monseny, soulignant l'affirmation de Colette Soler selon laquelle « seul l'analysant peut déchiffrer sa *lalangue*... »

La deuxième table ronde nous a rapprochés, de différentes manières, de la productivité de la perte, du trou, « pour arriver à lire ce quelque chose qui saute », comme nous l'a dit Ramón Miralpeix, « des espaces perdus où quelque chose d'autre peut se produire », le croisement des langues qui permet « au réel de la structure d'émerger un peu plus », selon les mots de Nadine Cordova-Naïtali.

Je voudrais souligner l'intéressante formulation d'Elodie Valette, qui pointe aussi précisément un dire nouveau qui se produit dans le trajet d'une langue à l'autre : « Aucun risque que ces mots soient les miens », « aucun espoir que ces mots soient les siens », en raison de l'effet libérateur sur le passant qu'ils produisent si l'on consent à cette perte.

En écoutant les communications et les débats que les différentes tables produisaient, je me suis souvenu d'une chose presque oubliée de l'heureuse rencontre que l'absence d'une bonne traduction des textes de Freud en français, contrairement à l'espagnol avec la traduction de López Ballesteros ou à l'anglais, avec la Standard Edition, a produit pour la psychanalyse : la lecture, par Lacan, des textes de Freud en allemand, et il m'a semblé évident que quelque chose de ce « croisement des langues » avait à voir avec le sauvetage que Lacan a pu faire du dire de Freud et la possibilité d'interpréter sa jouissance.

Un échec fécond qui a contribué à la création de ce que nous appelons aujourd'hui le Champ lacanien.

« Solitude de la langue », solitudes réunies comme l'a rappelé Anastasia, qui ont permis non seulement, comme elle l'a dit, le sauvetage du dire de Freud, mais aussi l'apparition d'un nouveau dire, celui de Lacan.

N'oublions pas que Lacan n'a pas fait de traduction de Freud, ni n'en a encouragé aucune, bien qu'il ait déploré celles qui existaient ; il n'a non plus encouragé aucun séminaire sur la lecture des textes freudiens. Il a produit un dire qu'aujourd'hui nous nous efforçons, avec plus ou moins de chance, de rendre présent dans le monde, et avec l'espoir que quelque chose de nouveau puisse être produit.

Avec ce « choix de notre École », nous avons peut-être fait comme lui, sans l'imiter, ce qui n'est pas rien.

IV^E JOURNÉE INTERAMERICAINE D'ÉCOLE

L'ÉCOLE FACE À L'URGENCE : RÉPONSES ? RÉSISTANCES ?

OUVERTURE DE LA IV^E RENCONTRE INTERAMERICAINE DE L'EPFCL

Fernando Martinez
Puerto Madryn, Argentine

Rien de créé qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre son débordement dans la parole. Mais rien aussi qui n'y devienne contingent quand le moment y vient pour l'homme...¹

L'École face à l'urgence : Réponses, Résistances ? Voici le titre que nous avons produit avec mes collègues du comité organisateur : Sandra Berta, Julieta De Battista, María de los Ángeles Gómez et Beatriz Oliveira ; et qui nous convoque à cette IV^e rencontre interaméricaine de notre École.

Toute notre pratique a changé ses formes et ses moyens face à l'urgence mondiale du virus Covid 19. Cet événement a ramené sur la scène psychanalytique la réélaboration de notions et de concepts en quelque sorte standardisés, tels que l'espace, le temps, la réalité, la fiction, la virtualité et, surtout, un concept fondamental : le corps.

Dans ce contexte, l'urgence de soutenir tantôt notre pratique quotidienne tantôt notre travail à l'École s'est également imposée, surtout dans les dispositifs qui la font fonctionner et la justifient : les cartels et la passe.

Dans le parcours des collègues invités aux tables rondes d'aujourd'hui, nous pourrions nous reconnaître dans la volonté de soutenir ce fonctionnement : d'un côté, nous écouterons les urgences avec lesquelles nous, analystes, avons l'habitude de travailler, mais aussi l'urgence impérative de survivre, en l'occurrence en tant que communauté de travail.

Nous avons une table composée de nos AE en activité, qui mettront l'accent sur le premier aspect : ce qui est urgent sur le plan subjectif, en tant que nouveauté, mais aussi sur le versant de la résistance dans le parcours d'une cure singulière, et ce que la passe permet de produire.

Dans un second temps, nous avons une table composée de membres du CIG précédent, de l'actuel et d'un membre représentant la CLGAL dont les travaux aborderont le sujet autour de la question suivante : existe-t-il un pousse-à-la-passe ? Cette question a surgi dans nos réunions de travail et dans nos expériences avec les cartels de la passe, mais elle met aussi en évidence ce qui se passe face à l'urgence de l'École de répondre à la demande d'une passe, sujet qui a aussi

¹ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 241.

dû être reformulé pour la continuité du travail. La question fait également référence aux précipitations dans la passe, et ce qui apparaît plusieurs fois comme idéal impératif, produit du travail vers l'École.

Face à toute cette urgence, la technologie a fait son apport orthopédique en nous permettant, paradoxalement, de mettre le corps tout en le soustrayant dans la rencontre physique. Comme toute orthopédie, elle a rendu possible la fonction du membre ou de la partie absente. Ce phénomène a produit un travail plus étroit parmi de très nombreux membres de notre communauté, mais il a aussi réduit tout le travail à un seul plan : celui de l'écran.

Et nous voici aujourd'hui sur cet écran, dans le plus pur style Andy Warhol, qui, selon la philosophe argentine Esther Díaz, « a anticipé l'esthétique des visioconférences multiples. Mains, visages, accidents et soupes en conserve se répétant à l'infini. La photo de Marilyn est la même, mais à chaque répétition, elle est différente. Non seulement par des variations chromatiques, mais aussi par une disposition spatiale : celle qui est en haut à droite n'est pas celle qui est en bas à gauche, et ainsi de suite. Cette conception esthétique conceptuelle prend vie dans les visioconférences collectives : rendez-vous de travail, éducatifs, politiques, sociaux, orgies, messes et autres rassemblements en distanciel. Zoom montre plusieurs carrés égaux, mais dans chacun d'entre eux, il y a une image différente. L'usage du corps dans la virtualité est comparable à la perte d'aura à l'époque de la reproduction technique² ».

Quelle sera la prochaine urgence à laquelle nous devons faire face dans notre École ?

La sursaturation d'activités offertes en ligne cultive-t-elle le discours analytique, ou sont-elles offertes comme un autre produit à consommer, encore, dans le tourbillon quotidien, sans coupure, sans élaboration ?

Je me risque à parier sur ce que sera notre prochaine urgence qui, comme tous les paris, est imprégné de désir : je crois que notre prochaine urgence sera de retrouver l'érotique de la rencontre des corps, ceux de la chair et du sang ; ceux qui en plus de parler, rient, vibrent, travaillent, font la fête et parfois aussi se taisent ensemble. Peut-être la rencontre matérielle des corps parlants dans la même atmosphère sera-t-elle, bientôt, presque le seul acte politique de résistance à la tendance à réduire l'existence humaine à l'algorithme, à l'image et au chiffre que cette pandémie nous laisse entrevoir.

En attendant, en espérant la possibilité de cette réunion lors de notre Rencontre Internationale à Buenos Aires l'année prochaine, nous inaugurons ainsi la IV^e Rencontre Interaméricaine de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien.

Bienvenue à vous tous.

² E. Díaz, « Nostalgie de la chair », Publié dans le journal *Página/12*, le 10 novembre 2021.

LA SATISFACTION QUI MARQUE LA FIN DE L'ANALYSE. ET CERTAINES DE SES RESISTANCES

Alejandro Rostagnotto
Cordoba, Argentine

Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre (c'est ce qu'on appelle la résistance en termes polis) n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse. Donner cette satisfaction étant l'urgence à quoi préside l'analyse, interrogeons comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence¹.

Introduction

Essentiellement, pour Freud, l'urgence est l'état ou le travail de l'appareil psychique qui consiste à détourner la douleur et à rétablir le principe de plaisir. Il précise que le moi doit chercher à renoncer à la satisfaction immédiate, à différer l'acquisition du plaisir, à endurer certaines douleurs et à renoncer à certaines sources de plaisir. Le moi apprend à être raisonnable et à ne pas se laisser dominer par le principe de plaisir, en *s'adaptant* au principe de réalité². De ces préceptes, la psychanalyse anglaise, surtout à partir d'Anna Freud, déduit à tort que c'est cette fonction du moi que l'analyste doit renforcer en rendant le moi plus fort. Ce mode orthopédique et pédagogique est présent chaque fois qu'un analyste (pas seulement de l'école anglaise) opère face à l'urgence du rôle de l'*Ich*. Ce n'est pas ce sentiment d'urgence erroné que je veux vous soumettre. La poussée ou *Drang* pulsionnel qui nous pousse tous également exige une satisfaction totale, dit Freud, elle cherche à répéter et à rétablir l'expérience primaire devant laquelle aucune formation substitutive ou réactive ne sera suffisante, elle pousse pour toujours tant qu'il y a un corps vivant pour la supporter. Dans ce sens, nous pouvons rappeler la citation de Freud à propos de Méphistophélès dans *Faust* : « il éperonne, sans se décourager, toujours plus loin³ ».

Dans le champ lacanien, nous savons que la douleur morale, le chagrin, l'affliction, la douleur psychique présentent l'urgence comme une impasse subjective due à l'absence de résolution ou de traitement de la cause de la formation du symptôme. Bien que nous puissions inclure la douleur comme corrélat des autres affects, et fondamentalement comme réponse au réel - une réponse non plus de l'appareil psychique ou de l'âme comme l'appelait Freud, mais plutôt une réponse du *parlêtre*, comme Lacan le présente à partir du séminaire *Encore*. L'urgence subjective quand elle survient, quand il n'y a plus rien pour soutenir la scène du monde, quand « l'âme cesse de savoir ce qu'elle savait depuis longtemps » (Sénèque, *Les Troyens*)... on peut l'appeler angoisse, ou rencontre avec le réel, enregistrée par le corps parlant. D'autre part, il y a aussi une douleur masochiste qui n'est pas nécessairement articulée avec l'urgence, qui ne devient pas urgente, mais qui persiste à être subordonnée au fantasme et qui soutient finalement

¹ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 599-600.

² S. Freud, (1917), « Conferencias de introductorias al psicoanálisis » Lección XXII. Puntos de vista del desarrollo y de la regresión. Etiología. En *Obras completas*. Tomo XV. Buenos Aires : Amorrortu Editores ; *Introduction à la psychanalyse*, « Conférence 22 : Points de vue du développement et de la régression. Etiologie », Paris, Payot, 1961.

³ Il ajoute que le chemin vers la pleine satisfaction est généralement bloqué par des résistances, ce qui fait que les refoulements restent en place. Cf. Freud, Sigmund (1920), « Au-delà du principe de plaisir », Dans *Obras Completas*, Tomo XXIII. Buenos Aires: Amorrortu Editores ; *Œuvres complètes*, Tome XV, Paris, PUF, 1966.

l'Autre par le biais de l'aliénation ou de la séparation manquée. Elle ne devient urgente que lorsque son dysfonctionnement laisse le sujet en détresse⁴.

L'urgence qui préside à (gouverne ou régit) l'analyse

Ce type particulier d'urgence, celui qui régit l'analyse, est différent. C'est *l'urgence qui marque la fin de l'analyse et elle consiste en une satisfaction*. Cette satisfaction réussie, pas-toute, pas-complète, se distingue de la variété des satisfactions que l'analyse elle-même procure, comme, par exemple, la satisfaction dans l'extraction du sens, ou encore, plus tôt dans l'analyse, la satisfaction de la formalisation de la demande. À différents moments de l'analyse, la satisfaction est présentée comme un soulagement, comme un palliatif face à l'angoisse (un remède, un mime⁵ ou un patch pour le dieu qui s'efface ou qui s'obscurcit, étant donné qu'il s'agit finalement du même patch).

Dans mon cas, la satisfaction dans le déchiffrage de l'inconscient a marqué la plus longue saison de ma première analyse. Jouir du sens obtenu, comme des perles de vérité, peut faire de nous à peine plus qu'un faible d'esprit, tant que la véracité du savoir supposé du sujet reste vénérée, religieusement idolâtrée ou fétichisée, finalement cette formation de l'inconscient perd son opérabilité, se raréfie et est finalement au service des résistances, comme le souligne Freud qui résiste à analyser les résistances⁶.

Néanmoins, l'entrée en analyse, et la production du sujet supposé savoir de l'inconscient, produit des bénéfices (c'est un bien et il faut en rappeler l'éthicité) tels que l'extraction du sens de l'inconscient comme cause du symptôme, entraînant ainsi un soulagement de la souffrance. Je souligne ici qu'il est nécessaire que cette expérience symbolico-imaginaire devienne réelle. Ce qui nous guérit, le remède, le médicament, peut être iatrogène si son utilisation est chronique. L'extraction du sens du symptôme n'a d'autre raison d'être que de préparer la voie au réel. Ce chemin ne s'accomplit pas par la négation du sens, ou la production du pas-de-sens, ou la simple acceptation qu'il n'y a pas de sens, mais plutôt une absence qui nous éclaire sur l'origine du langage et les jouissances qui y ont été nouées dès le début. Ces jouissances, ces satisfactions, ont été fixées au moment initial où nous avons été saisis en tant qu'êtres de la parole, du langage. Il faut donc que le sens s'épuise, et c'est une étape préalable nécessaire à l'avènement de l'inconscient dans le réel. Ce fait est aussi mobilisateur que le déchaînement de l'inconscient, qui met sa réalité sexuelle en acte dans le transfert, au tout début de l'analyse.

Opter pour ce réel, pour ce champ lacanien, marque un choix éthique qui implique de se réinventer, de réinventer l'analyse et dans une certaine mesure de réinventer la psychanalyse.

Dans cette perspective, la subversion proposée par l'analyse entraîne une mutation du sujet supposé savoir de l'inconscient à l'être parlant. Le *parlêtre* doit (impératif éthique) remplacer le sujet de l'inconscient et ses formations, pour permettre une ontologie corporelle, sexuée et pulsionnelle.

Dans mon cas, toute une saison d'analyse soumise au déchiffrage de la lettre comme position du signifiant dans l'inconscient, comme sens de l'Autre, a révélé une sensibilité ou une labilité à s'habituer à l'interprétation. Comme le dit Lacan, cela se produit d'autant plus facilement que la religion nous y a depuis longtemps habitués⁷. Je crois que c'est dans ce même sens que l'on peut dire avec Lacan que *ce dont la pensée est soustraite* (pensée religieuse, scientifique,

⁴ Une autre expérience de la douleur se situe au niveau du *parlêtre*. À ce niveau ou registre d'expérience, peut-être la douleur d'exister est-elle le simple fait du prix que le vivant paie pour habiter le langage, et pas plus que cela, c'est-à-dire pas plus ici.

⁵ Note du traducteur, car l'auteur fait un jeu de mots en espagnol entre remède (*Remedio*), mimer (*Remedo*) et patch (*remiendo*).

⁶ Freud, S. (1937), "Análisis terminable e interminable", *Obras Completas*, Tomo XXIII. Buenos Aires : Amorrortu Editores ; « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes II. 1921-1938*, Paris, PUF, 1985, p. 231-268

⁷ J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », *Autres écrits, op. cit.*, p. 335.

universitaire ou névrotique selon les termes de Freud) est l'ex-sistence du dire. Je souligne alors que la voie du sens, si elle persiste fermement, ne pourra pas produire, provoquer... qu'il y a un dire sans sujet, un outil de base pour cerner le réel, donc cette ex-sistence interdite est due à une « résistance on-tique⁸ ».

Quelques aspects nécessaires pour arriver au réel de l'analyse

Le transfert analytique doit donner lieu à une autre expérience que l'expérience initiale : la subversion nécessaire du sujet supposé savoir. La névrose de transfert, comme Freud nous l'a appris, est une névrose artificielle, presque une névrose de laboratoire, pourrait-on dire. La mise en scène de la réalité sexuelle de l'inconscient-langage est un artifice nécessaire qui doit ensuite être déconstruit, démantelé, comme l'échafaudage de l'architecte sur lequel repose sa construction. Le serpent du réel n'est pas si facile à saisir. Il est nécessaire de supposer un sujet, mais il est également nécessaire de le remplacer par un autre avènement⁹.

Se tromper, faire échouer le sujet supposé savoir de l'inconscient, c'est le contraire de l'atteindre, de le réaliser. Lui faire tort, c'est épuiser sa satisfaction transitoire pour qu'advienne un autre registre, une autre manière d'être, ou de devenir, c'est-à-dire la capacité de faire symptôme (au sens borroméen, sinthomatique) à l'endroit où le transfert a eu lieu. Il faut résoudre le conflit dynamique et son usure monotone au service du fantasme pour laisser place à de nouveaux canaux de jouissance, où la pragmatique corporelle, le savoir y faire, offre une sortie symptomatique selon les fins.

Évidemment, faire l'expérience de l'inconscient comme non connu n'est pas la même chose qu'en faire l'expérience comme un savoir dans le réel ; j'insiste sur cet aspect de l'expérience qui implique une autre dimension que la simple spéculation. Pour cerner ce réel, nous savons qu'il nous faut une poignée de lettres, qui littoralisent cet horizon inhabité.

Nous avons besoin de nous tromper, de nous tromper dans le savoir. Si nous ne nous trompons pas dans le savoir, mais désarmons son argument œdipien, tissé de passions, comme par exemple les passions fondamentales de l'amour et de la haine, nous conditionnons l'analysant à une sortie de l'analyse due à la lassitude, à la fatigue, à la défaite de la libido, quelque chose comme une résignation, un échec insuffisant. C'est une autre chose de se tromper comme preuve d'errance ; un phénomène similaire se produira-t-il avec le savoir référentiel ?

Un autre aspect important pour l'avènement du réel dans le parcours analytique est l'extraction de l'objet du champ de l'Autre. Ce deuxième aspect que je souligne me semble décisif dans l'analyse. S'il n'y a pas de destitution subjective de l'analyste qui permette la déconstruction

⁸ En français, *on* est un pronom indéterminé qui, en tant que *tel*, peut marquer une indétermination personnelle soit collectivement (*se*), soit individuellement (*on*). [N. du Traducteur]. *On-tique* : *tiquer* signifie, en français, "avoir des tics" et "faire la grimace". [N. du T.], *Autres écrits, op. cit.*, p. 335.

⁹ Dans le même ordre d'idées, Lacan fait référence à « mon expression *parlêtre*, qui remplacera l'inconscient de Freud » (*Autres écrits*, p. 565). Comme je l'ai dit à mes collègues de Pereira, le *parlêtre* s'apparente à une pragmatique corporelle, c'est l'être qui devient un mot, sans religion, sans science, seulement avec Un dire, ou avec son *diosir* (un dicton qui vient à la place de la garantie ou du dieu qui joue aux dés).

Parler de l'expérience de sa propre analyse - en témoigner - relève du *parlêtre*, non du sujet, non du sujet de l'inconscient, non du cas clinique (qui est un fossile, un reste qui ne sert qu'à faire un lien et à soutenir le dire d'un dire). J'aurais tendance à dire que la fonction de la passe dans le champ lacanien est de donner un support, de soutenir l'objet et d'en faire le lien social du *parlêtre*, d'en faire la *fixion*, de nous mettre à l'épreuve de l'objet lettré. La question est la suivante : dans quelle mesure sommes-nous prêts à être un soutien - à porter - l'objet dans le lien avec les autres dans une École ?

Ces *fixions* n'auraient pas été possibles sans l'École de psychanalyse et c'est à cette École que je renvoie le résultat de l'expérience encore en devenir. L'École du champ lacanien nous met peut-être sur la voie de la fonction de l'écrit (permettez-moi une analogie entre l'écrit et l'*autofixion* ou l'*hétérofixion* de la passe) telle que la travaillent mes collègues Matias Buttini et Fernando Martinez.

Cela nécessite le transfert d'un travail défini comme la mise en acte de la réalité langagière du *parlêtre*, une réalité qui s'écrit avec du *fixion*.

de l'Autre, l'objet qui le fait exister (l'analyste) reste intact, inhumain. Cet objet pulsé, éventuellement voix et regard, sous-tend tout le parcours analytique et constitue le noyau dur du transfert, et pour l'atteindre, il faut passer progressivement de l'analyse comme recherche de sens à la *rencontre* puis à la *production* de la lettre au cœur du nœud subjectif.

Je pourrais ajouter à ce que j'ai indiqué sur la résistance ontique, qu'il existe aussi une résistance à l'avènement du réel, c'est une résistance qui s'exerce contre le vide de référence et de garanties¹⁰, cherchant ainsi à maintenir la religiosité, la crédulité névrotique, des aspects qui conduisent le névrosé à faire église.

Dans ma première analyse, j'ai trouvé la plus grande résistance dans le refus d'assumer le savoir insu. L'horreur de savoir, qui, on le sait, détient douloureusement les clés de la souffrance et, donc, le fantasme fondamental, reste productrice de sens, alimentant la position masochiste qui se fortifie (tout comme le symptôme ou le moi, qui sont équivalents). Cette impasse avait pour corrélat ou complice l'analyste qui ne renonçait pas à sa folie, celle de se croire l'Autre et de persister à occuper une place référentielle, à débattre du sens avec son analysant qui tentait de déchiffrer les inconnues de sa jouissance. Confondant peut-être autorisation et autorité, montrant dans sa déviation que l'analyste, s'il n'est pas abstinent, dirige l'analysant et non la cure. Cela constitue une pratique du pouvoir qui garde les principes de ce pouvoir voilés. Dans ce contexte, l'analyste n'est rien d'autre que la Sécurité Civile, un organisme d'État auquel on fait appel dans les situations catastrophiques. Une École de psychanalyse dans le champ lacanien peut se nourrir de cette poussée dans le dispositif de la passe. Là, l'urgence de dire peut parfois se formaliser dans la polyphonie des voix qui racontent et cherchent à contaminer - même si parfois la blague entendue n'est pas bien racontée, ou si le pouvoir discrétionnaire de l'auditeur ne parvient pas à se laisser saisir par certains des paroissiens.

Pour le passant, c'est une satisfaction de pouvoir faire un lien avec les passeurs par le biais des restes d'une analyse, de l'analyse propre, et avec ce qui y a été appréhendé. Je trouve cet aspect plus humain que le professionnalisme *psy* de la logique du cas. Il n'y a pas de cas sauf dans le cas de le dire. La passe n'est pas un contrôle !

C'est le dire qui peut permettre une déduction logique, et non l'inverse. Se pourrait-il que les échos du dire soient ce qui fait le corps d'une École ? Mais cela ne se produit pas seulement dans la passe, cela se produit quand il y a un corps qui abrite le fait qu'il y a un dire. Un dire et un autre dire, et un autre dire, et un autre dire et un autre... pas seulement celui de Freud et de Lacan. Sinon, pensons à une École Une.

Traduit de l'espagnol par Kelly Vargas

¹⁰ Le texte lacanien est enrichissant sur ce point, voici un paragraphe de « La méprise du sujet supposé savoir », *Autres écrits*, p. 335 : « Je joue avec le terme *on* en français, dont je fais, non sans titre, un support de l'être, un *óv*, un étant, et non pas la figure de l'omnitude : bref, le sujet supposé savoir. »

CE QUI EST URGENT... OU PIRE

Sandra Berta
São Paulo, Brésil

Les organisateurs de cette IV^e Rencontre Interaméricaine ont proposé comme thème général « Urgences : réponses, résistances ? » dans le but de pouvoir débattre ici des « temps qui courent/actuels » et, en particulier pour l'EPFCL, en ce qui concerne la clinique psychanalytique, le dispositif de la passe et pour notre École. Pour cette table ronde, nous avons proposé le thème : « Pousse à la passe ? Entre l'urgence, les précipitations et les impératifs ». Certes, quand on dit « pousse », on peut penser à ce qui précipite et à ce qui, éventuellement, pourrait s'imposer comme un impératif.

Dans les deux thèmes de cette Journée, il y a plusieurs questions comme vous pouvez le constater. Dans le thème général, la question est de préférence posée sur ce que nous, analystes, comprenons par urgences en psychanalyse. Dans le thème de cette table, la question se pose à propos de ceux qui arrivent à la passe, qui ont donc été analysants un jour. Et on ne devient pas analyste sans avoir fait une analyse et eu une relation très particulière qui s'appelle transfert et qui, comme le dit Lacan dans « La Troisième », inclut la paire analysant/analysant-analyste. Par conséquent, le pousse, s'il y en avait un, ne découle pas de n'importe quel contexte, et souvent il est affecté par ce que j'appellerai le « moment de la fin » de l'analyse.

Dans cette présentation, je ferai référence à la question spécifique de cette table, que je répète : pousse à la passe ? L'hypothèse que je soumetts à la discussion part de la question suivante : les impasses du moment de la fin peuvent-elles avoir un impact – ce n'est pas une condition nécessaire ni une condition suffisante - sur ce que nous appelons le pousse à la passe ? Considérons le pousse pour ce qu'il est : une force qui agit en tant qu'impulsion.

Cette hypothèse est le résultat du débat que nous avons tenu au Collège International de la Garantie cette année. Comme nous l'avons signalé dans *Echos Nouvelle Série*, l'actuel CIG a décidé de mener à bien son travail épistémique en réunissant tous ses membres lors de rencontres mensuelles. C'est dans le cadre de ce travail que Colette Soler nous a proposé que chaque mois, l'un des collègues s'occupe d'écrire un texte bref soutenant une question sur laquelle nous pourrions travailler pendant la réunion. Avant la réunion, les autres collègues rédigent de brèves réponses au texte présenté.

Lorsque j'ai rédigé mon texte pour cette réunion, j'ai centré ma question sur le moment de la fin de l'analyse et, en particulier, sur la question de la demande. J'ai écrit, à ce moment-là :

Pourquoi, éventuellement, après la chute du sujet supposé savoir, l'analysant continue-t-il son analyse ? Qu'est-ce qui le soutient en cela, sinon le pouvoir de la demande ?

Dans ce texte, je faisais référence à la « demande fondamentale », ainsi appelée par Lacan dans le Séminaire XIX, ... *ou pire*. Je cite : « Je te demande de refuser ce que je t'offre (...) parce que ça n'est pas ça¹ ». Ma question liait le manque structurel du sujet supposé savoir qui devrait conduire à sa chute par la mise en marche de l'« opération vérité » et le réel en jeu dans la répétition de la demande : « ça n'est pas ça ». Nous savons que Lacan y a situé la fonction de l'objet *a* dans le transfert.

J'ai aussi évoqué le deuil de la fin à partir des indices du manque [*falla*] du sujet supposé savoir et la réduction de l'analyste comme tenant-lieu de l'objet *a*. Le débat a donné lieu à plusieurs contributions concernant le deuil de cet objet perdu. Un deuil qui ne se compare pas aux autres.

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ... ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 82.

Une affirmation de Lacan que nous avons soulignée renvoie à ce qui suit : l'analyste doit supporter le temps singulier de chaque deuil. Comme je l'ai écrit à cette occasion-là :

Si le « ça n'est pas ça » est un indice de l'objet a, et si l'analyse conduit à la désaification² peut-être dans ce temps de la fin, pour que le deuil se consume, qu'il s'agisse de supporter les effets de cet abjet, donc des effets de l'errance [vagido] du réel, effets qui affectent l'analysant et aussi l'analyste dans sa fonction, dans son opérance³. [...]

Sur le moment de la fin et le deuil, j'ai écrit : « *Temporalités (a)synchroniques et diachroniques du deuil. C'est un temps délicat et difficile à soutenir. C'est le temps où la répétition se présente dans toute sa dignité. Et je crois vraiment que le premier à en être averti devrait être l'analyste. Il est possible que cela puisse décider de la fin de la partie.* » Dans le débat, nous avons pu constater que les difficultés que l'analyste rencontre pendant le soutien/le maintien de l'équivoque du sujet supposé savoir au cours d'une analyse ne sont pas les mêmes qu'au moment de la fin. Dans ce temps de la fin, soutenir les conditions de l'acte analytique (je me réfère ici au passage analysant-analyste) signifie que nous n'expulsons pas l'analysant de son analyse ni ne l'obstruons avec des interprétations qui conduiraient à une infinitisation de l'analyse. Nous avons également pu considérer que les deuils sont singuliers et que les raisons du temps du deuil pour chaque analysant sont encore à débattre. Croisement du structurel avec le singulier, une fois de plus.

Bien que ce qui est urgent dans ce temps de la fin implique les deux à la fois : l'analyste et l'analysant, nous ne pourrions pas faire un lien direct entre ces fins et le pousse à la passe...

Nous ne pourrions pas faire un lien aussi direct, à moins de considérer ce que l'on peut appeler les « impasses de la fin » et, en particulier, lorsqu'il s'agit d'analystes lacaniens, ceux qui ont à l'horizon la proposition de la passe pour l'École.

En d'autres termes, ce qui est urgent au moment de la fin peut avoir un impact – du fait des impasses qui se produisent au moment de la fin – dans le pousse à la passe, dans la précipitation et, enfin, dans l'interprétation erronée sur le supposé binôme final de l'analyse – passe. Je dis que c'est une interprétation erronée car rien n'oblige à faire la passe même si l'offre de l'École est là. C'est une offre qui fut en fait une demande et une proposition de Lacan aux analystes de son École. Qu'ils disent ce qu'une analyse a produit en eux. Et si l'École est une École de psychanalyse, elle sera mise à l'épreuve par ce qu'on recueillera de ces expériences.

Nous savons qu'entre l'offre et la demande, les impératifs sont toujours là. Ce faux binôme final d'analyse-passe peut devenir un impératif et nous devrions en être avertis. Je pense que cela concerne aussi bien les analystes que les analysants. En ce qui concerne les analystes, je fais référence à l'Analyste Membre de l'École de qui on attend, par sa nomination, qu'il puisse être en mesure de désigner des passeurs pour le dispositif. Nous avons un débat depuis plus de 20 ans sur la délicatesse nécessaire pour la nomination d'un passeur, précisément à ce moment qui est censé être le prélude du temps final. En ce qui concerne les analysants, la précipitation à la fin est assez fréquente et ne dit pas toujours quelque chose sur l'acte analytique. Nous ne pouvons pas nier qu'il y a parfois une tentative de résoudre dans la passe ce qui n'a pas pu être résolu pour produire la fin. Que ce soit du côté de l'analyste ou de l'analysant, nous devons être avertis de ce qui peut fonctionner comme un impératif. Ce qui nous conduit à un paradoxe capital car s'il s'agit de l'inexistence de l'Autre, cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas de sujet, et que ce sujet, dans sa division, continue à être aliéné à un impératif... Eh bien, ce ne serait pas l'horizon d'une fin d'analyse.

En tout cas, il me semble qu'il est nécessaire de distinguer la précipitation de l'acte. De l'un comme de l'autre, nous ne savons quelque chose qu'*a posteriori*. Dans le dispositif de la passe, nous pouvons éventuellement cerner certaines conséquences de l'acte et d'autres conséquences des précipitations résultantes de « fins forcées ». Pourquoi cela nous intéresse-t-il ? Pour la

² J. Lacan, (1969) El acto psicoanalítico. Reseña del Seminario 1967-1968. In: *Otros Escritos*. Buenos Aires: Paidós, 2012, p. 399 ; *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 379.

³ J. Lacan, (1967-1968) « L'acte analytique », inédit, leçon du 22 novembre 1967. Dans Staferla, le mot en français est « *opérance* », néologisme de Lacan.

nomination d'AE ? Une chose est sûre, c'est la contribution des AE qui « fait École [*hace Escuela*] ». Personnellement, je peux dire que les AE ne se contentent pas de transmettre mais m'apprennent aussi sur l'expérience et sur la fonction. Il y a encore un élément qui met l'École à l'épreuve : le point jusqu'où arrive une analyse peut avoir un impact sur la capacité des analystes à soutenir le temps de la fin.

Je conclus

Ce qui est urgent... ou pire, si nous prenons en considération que ce qui est urgent d'une demande fondamentale et du deuil de l'objet peuvent transmettre quelque chose de l'Un-dire, nous, analystes, pourrions traiter cette urgence aussi longtemps que nécessaire pour l'analysant. Qui sait, si nous sommes touchés par ce phénomène, nous garderons la question de cette table très présente à l'esprit.

L'ÉCOLE FACE A L'URGENCE DE L'EPOQUE

*Beatriz Maya (Amérique Latine Nord), Leonardo Leibson (Amérique Latine Sud),
Dominique Fingermann (Brésil), Maria Vitória Bittencourt (Brésil)*
(CLGAL 2020-21)

« L'École face à l'urgence : des réponses ? des résistances ? », tel est le sujet que nous allons traiter dans cette conférence.

1.

Ce ne sont pas seulement des temps d'urgence ceux qui passent, l'urgence que tout demandeur a et qu'il adresse au psychanalyste, il ne s'agit pas d'urgence au sens de l'empressement à répondre, ils sont toujours là où une souffrance attaque un *parlêtre*. Cependant, le Covid a créé une nouvelle urgence : celle de maintenir la clinique et la psychanalyse à tout prix. Il est également urgent pour notre école de maintenir ses mécanismes de manière permanente.

En ce qui concerne le CLGAL, notre travail a été maintenu malgré les vicissitudes engendrées par la pandémie. Les ressources électroniques ont permis à l'École de poursuivre la tâche de soutenir la psychanalyse lacanienne dans le monde. En termes d'intention - qui est le cadre de notre raison d'être en tant que commission de garantie - les demandes de passe ont continué à affluer, soumises à des entretiens virtuels avec les discussions qui s'ensuivent entre les membres du secrétariat. Les réunions entre passants et passeurs se sont également déroulées de la même manière. Les réponses à ce que l'on pourrait appeler une demande au secrétariat ont donc été reçues.

Quant aux résistances éventuelles, elles peuvent être pensées en fonction des moyens utilisés et nous ne pouvons rendre compte que des demandes de passe que nous avons reçues. Nous n'avons aucun moyen de mesurer la résistance à ce type de réunion.

L'important est que l'École n'a pas été paralysée, elle a poursuivi son travail sur tous les fronts qui lui sont assignés. Pour la demande de candidatures au titre d'AME, les moyens électroniques ont permis un plus grand échange entre les Forums d'Amérique ; on a favorisé l'ouverture des

activités à tous ceux qui voulaient écouter les collègues et à ceux qui voulaient soumettre leurs idées, leurs thèses, leurs hypothèses à la dialectique, ce qui permet une plus grande connaissance des postulats possibles.

Mais nous avons une question précise : « Pousse à la passe ? Entre l'urgence, les précipitations et les impératifs ».

Nous considérons que la poussée vers la passe est donnée par ce qui se passe dans chacun des candidats, ce qu'ils ressentent comme une urgence ou le besoin de faire passer quelque chose à un moment déterminé. C'est peut-être ce que Lacan nous transmet ici :

« C'est à eux qu'un psychanalysant, pour se faire autoriser comme analyste de l'École, parlera de son analyse, et le témoignage qu'ils sauront accueillir du vif même de leur propre passé sera de ceux que ne recueille jamais aucun jury d'agrément.¹ »

Ce qu'une fin peut précipiter en termes de réel ou de désir est précisément ce qui est transmis aux passeurs, et cela a un temps fulgurant. Si le passeur a besoin de fraîcheur, n'est-ce pas aussi le cas du passant ?

« La passe est quelque chose comme un éclair² » dit Lacan. Le mot éclair peut nous renvoyer au phénomène qui illumine et subjugué les ombres en même temps, mais aussi à un moment d'un instant qui passe.

Notre école n'a pas d'impératif pour la passe, c'est un choix fait par le candidat.

2.

Pour revenir à la question posée, nous pouvons suggérer que le passant a certainement besoin de cette fraîcheur que Lacan, comme cité plus haut, attendait des passeurs. Ou, peut-être, serait-il préférable de dire un rafraîchissement. C'est celle qui naît du travail de retour sur ce qui a été une analyse, la sienne, celle dans laquelle, en tant qu'analysant, il a parcouru un chemin qui menait à une fin. Produire une connaissance qui ne garantit pas, mais devient une indication de cette fin. Transmettre une partie de ce savoir, c'est la proposition de la passe comme dispositif.

En ce sens, la fonction du secrétariat, dans la mesure où elle accompagne la formulation de la demande de passe, la sanctionne en tant que telle, fournit les moyens pour que cette demande devienne un témoignage et que ce témoignage suive son cours vers le cartel de la passe : tout cela s'avère possible à réaliser par des moyens virtuels.

Nous pourrions nous demander si l'absence de coprésence des corps n'introduit pas une certaine modification dans le fonctionnement du dispositif. Nous savons que, comme mentionné au début, les analyses ont pu être maintenues dans le cadre de la pandémie. Nous savons aussi que cela n'a pas été possible dans tous les cas, et que le fait de continuer par des moyens télématiques n'a pas toujours signifié que tout continuait exactement de la même manière qu'avant. Que dans certaines situations, elle a généré de nouvelles difficultés et résistances, mais qu'il est presque impossible d'en attribuer la responsabilité aux outils/moyens eux-mêmes. Étant donné que dans d'autres cas, au contraire, elle semble avoir facilité les choses, voire favorisé les demandes et les entrées en analyse. Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'a pas manqué d'introduire quelques modifications dans la manière de soutenir le dispositif analytique tel que nous l'avons considéré jusqu'à présent.

¹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 255.

² J. Lacan, *Sobre la experiencia del pase: acerca de la experiencia del pase y de su transmisión*, 3 de noviembre de 1973, En *Ornicar?* No.1 Ediciones Pretel; Barcelona, 1984, p. 31 a 40 ; *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, Juin 1975, p. 185-193.

D'où la question de l'évolution possible du dispositif de la passe, avec toute la complexité qu'elle comporte, puisqu'elle s'effectue sans la présence des corps, sans les déplacements qu'elle entraînait habituellement, sans tout ce qu'un face-à-face conduit à déployer. Cela n'invalide pas la façon dont il fonctionne, cela ne fait qu'introduire la question. Et cela nous permet peut-être de comprendre pourquoi, au début de la pandémie et face à la possibilité de ces rencontres, les différents niveaux du dispositif de la passe ont été suspendus. La reprise s'est faite exclusivement de manière virtuelle et non sans le consentement de ceux qui y ont participé, vers la fin de 2020.

A titre de spéculation, étant donné que nous ne disposons pas encore des éléments de jugement pour formuler une réponse plus élaborée ou plus précise, et compte tenu également de l'expérience des derniers mois, nous pourrions nous risquer à dire qu'il n'y a pas de preuve de changements substantiels ou importants dans le maintien du dispositif par ces moyens. Il est encore trop tôt, comme nous l'avons mentionné, pour évaluer si le nombre de demandes de passe et leur développement éventuel évoluent plus ou moins. Mais nous pouvons conjecturer que l'aspect fondamental du dispositif, ainsi que l'inclusion des corps dans la psychanalyse, a moins à voir avec leur coexistence matérielle qu'avec ce qui sort de ces corps, circule et, parfois, sait tomber.

Nous concluons en réitérant que le dispositif est là pour recevoir les urgences, qui sont singulières, pour donner la possibilité au dispositif de la passe d'être prêt à les écouter et de pouvoir contribuer à ce qui compte le plus dans notre école : faire avancer la psychanalyse.

Traduit de l'espagnol par Kelly Vargas

DE LA FAÇON DONT LE PRECEDENT CIG A FAIT FACE A CE QUI AURAIT PU ETRE UNE CATASTROPHE

*Ana Laura Prates Pacheco (Brésil), Andrea Hortelio Fernandes (Brésil),
Beatriz Maya (Amérique Latine Nord) et Vanina Muraro (Amérique Latine Sud),
Membres du CIG (2018-2020)*

Pousse à la passe : Entre l'urgence, les précipitations et les impératifs, tel est le thème sur lequel nous sommes appelés à participer à cette rencontre. Je prête ma voix, mais derrière elle se trouve le travail que mes collègues Vanina Muraro, Andrea Fernandes et Ana Laura Prates ont réalisé pour construire un texte à quatre mains. Nous avons procédé comme dans les cartels, chacune d'entre nous a mis sa propre réflexion, le produit d'une expérience bouleversante, celle que nous avons vécue au CIG 2018-2020 à cause du Covid.

Rien n'échappe au désastre d'une pandémie, ni la santé, ni l'économie, ni les relations, et encore moins notre expérience qui était confinée comme le reste du monde. Mais nous avons décidé de ne pas être mis en quarantaine, nous avons mis notre désir de continuer le travail que nous avons commencé, avec la certitude que quelque chose devait être fait pour maintenir notre École en vie. Cette réflexion ramène les échos de notre travail, des questions auxquelles nous avons été confrontés, des décisions prises avec les autres collègues impliqués dans ce processus d'École. Les différences n'ont pas empêché la passe, et ce qu'elle avait de nouveau, de se

poursuivre sur des chemins que nous n'avions pas soupçonnés et dont il faudra tirer de nouveaux enseignements et de nouvelles manières de penser la réinvention de la psychanalyse.

Voyons ce que Vanina Muraro nous dit à propos des impératifs :

« Un impératif peut provenir de différentes sources. Nous avons tendance à associer cette notion au Surmoi en raison de la racine kantienne de l'impératif catégorique que Lacan éclaire en recourant à la maxime sadienne. Dans la lecture de Lacan, Kant et Sade sont deux expressions équivalentes du point de vue de leur position par rapport au désir et à la jouissance. La maxime sadienne selon laquelle le libertin a le droit de jouir de son prochain à volonté obéit aux exigences strictes de l'impératif de Kant. La proposition de Sade et la morale kantienne sont toutes deux des exemples d'un même sadisme : dans un cas dirigé contre des tiers et dans l'autre contre soi-même.

Cependant, l'impératif peut cacher une dimension de hâte, de ce qui a besoin d'être résolu ; quand quelque chose constitue une énigme, l'une de ses caractéristiques essentielles est qu'il s'agit d'une énonciation qui incite au déchiffrement, d'un mi-dire qui convoque d'urgence l'autre moitié à dire. Dans le Séminaire XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Lacan affirme que l'énigme est une énonciation et que son dévoilement aura des conséquences. C'est quelque chose « qui nous presse de répondre au titre d'un danger mortel.¹ »

Nous verrons plus loin pourquoi l'énigme de l'oracle de Delphes dans la tragédie de Sophocle, *Œdipe Roi*, auquel Lacan se réfère, demandait une réponse. La ville de Thèbes, autrefois puissante et fertile, est plongée dans la misère et la peste. Depuis la mort du roi Laïos, une force dévastatrice fait inexplicablement périr les enfants et les animaux et empêche la croissance des fruits plantés dans la terre. Le prêtre annonce que, accompagné de la foule, il va voir Œdipe pour lui demander son aide.

Face à ces calamités, il est impératif que le Roi - qui, en une autre occasion, a réussi à démêler une énigme qui touchait Thèbes - mette son esprit à contribution et révèle qui était le meurtrier du roi Laïos. Le parcours de ce passage de la tragédie de Sophocle situe l'énigme bien au-delà d'un simple jeu d'esprit ; il s'agit d'une énonciation qui résonne sur un point de souffrance et qui, en tant que mystère, concerne le sujet dans sa souffrance. Nous allons maintenant citer ce que répond Œdipe à ses fidèles après la demande à laquelle il est soumis :

Vous êtes à plaindre, mes enfants ! Je les connais, je n'ignore pas les maux dont vous me demandez le remède ! Je sais bien que vous souffrez tous, même si aucun d'entre vous ne souffre autant que moi. Chacun de vous ressent sa propre douleur et non celle d'un autre ; mais mon cœur souffre pour moi, pour vous et pour la ville ; et c'est pourquoi vous ne m'avez pas trouvé livré au sommeil, mais sachez que j'ai déjà versé beaucoup de larmes et médité sur tous les remèdes suggérés par mon insomnie (Sophocle, 430 av. J.-C. : 14-15).

Colette Soler, dans son texte « Sur l'interprétation » reprend la dimension de l'énigme, une vérité dont la connaissance latente doit être produite par l'auditeur² en relation avec l'acte.

Cette dimension entre l'impératif, le caractère énigmatique et l'acte est ce que nous pouvons articuler dans la demande de passe et le désir de témoigner. Poussée impérative pour dire au cœur du dispositif d'École, expérience singulière sans autre garantie que la certitude qu'elle ne sera pas sans conséquence. »

Ce que Vanina nous apporte est un rappel de ce qui bouge dans la psychanalyse : la solution des énigmes de la jouissance qui, après être passées par une analyse, chez certains, poussent à être

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 118.

² C. Soler, « Sur l'interprétation », dans *Auteurs variés* (1984), *Acte et interprétation*, Buenos Aires, Manantial, 1993, p. 18

racontées, avec la nécessité alors qu'il y ait quelqu'un qui puisse écouter. Il n'est donc pas un impératif surmoïque, c'est un autre type d'impératif dont bénéficie l'École.

Voyons à présent ce qu'Andrea nous apporte sur ce qui doit être transmis, ce qui est urgent pour le *parlêtre* dans la passe.

« Avec la pandémie, les analystes ont été appelés à répondre à la subjectivité de leur temps et ont commencé à effectuer des traitements psychanalytiques plus fréquemment par le biais du médium virtuel. Le COVID-19 nous a mis face à des déterminations sanitaires qui ont touché tout le monde et qui nous ont isolés et confinés comme mesure pour contenir la propagation du virus. Dans les années 1970, Lacan a attiré l'attention sur le fait que « le discours de la science a des conséquences indésirables pour l'humanité³ ». Les traitements en ligne ont réaffirmé le pouvoir de la psychanalyse en tant que "poumon artificiel", les analystes cherchant des moyens de s'assurer que les sujets sont capables de traiter ce qui est réel dans le symptôme comme un événement de corps. Le symptôme comme événement de corps est tributaire de la notion de *lalangue* formulée par Lacan également dans les années 1970. Il est donc possible d'affirmer que le réel propre à la *lalangue* et au *parlêtre* est directement articulé au devenir de la psychanalyse et cela s'entrevoit dans les témoignages de passe.

Le maintien du dispositif de la passe, en période de pandémie, a demandé aux cartels du CIG d'être à l'écoute des passants sur la plateforme Zoom. C'était une expérience assez vivante. Malgré la ressource virtuelle, le langage a pu animer le corps parlant, à travers le regard et la voix. Cela est lié à *lalangue*, qui en portugais s'écrit *alíngua*, équivoque avec l'universalité de la langue, du langage et, en même temps, fait allusion à l'objet *a* dans ce qu'il appelle les affects singuliers des substances épisodiques du *parlêtre*, étant donné que *lalengua* n'est rien d'autre qu'« une rencontre accidentelle entre le verbe et la jouissance produite au gré des contingences des premières années⁴ » de la vie. La coalescence entre S1 et S2 dans un Un incarné dans *lalangue* lors du travail en analyse, par l'association libre, révèle que le langage est une élucubration de savoir sur *lalangue*.

Souvent les témoignages des AE commencent par une allusion au langage et toutes sortes d'effets énigmatiques qui convoquent le sujet à se repositionner face à l'Autre du langage dans une analyse. Savoir comment faire avec *lalangue* peut être configuré comme un mouvement, une poussée, vers la passe. Ensuite, pour les cartels de la passe, il devient impératif d'écouter les résonances de la relation de chaque sujet avec sa propre *lalangue* ».

Alors qu'Andrea réfléchit au sujet particulier de ceux qui sont engagés dans la passe, elle nous rappelle que, pour certains, cet impératif vient de *lalangue*. Mais c'est Ana Laura Prates qui nous laisse avec de nombreuses questions à reprendre dans la discussion, pour entendre ce qu'elle pense de l'urgence de la passe.

« La question fondamentale qui me guide est la reprise de la finalité de la passe, qui devient indissociable de la formation de l'analyste et de la transmission de la psychanalyse. C'était sa nouveauté dans l'histoire du mouvement analytique. Il est nécessaire de considérer que la passe n'est pas une expérience transcendante et hors du monde, et elle n'est pas non plus étrangère aux conjonctures du siècle. Le monde traverse une situation extrêmement critique. Savoir quoi faire avec la passe, à ce moment-là, me semble être moins un problème technique ou technologique qu'une décision éthique. Je pense qu'il faut se demander à nouveau : pourquoi la

³ J. Lacan, « Déclaration à France Culture », *Le Coq-béron*, Paris, 1974, n°46/47, p. 3-8, disponible sur Pas-tout Lacan

⁴ C. Soler, *Lacan, o inconsciente reinventado*. Rio de Janeiro : Cia de Freud, 2012, p. 51 ; *Lacan, l'inconscient reinventé*, Paris, PUF, 2009.

passee ? Lacan ne l'a pas inventée au nom de certaines urgences subjectives, mais plutôt pour maintenir vivante l'inquiétude sur ce qu'est un psychanalyste et comment il advient d'une psychanalyse menée à son terme. Je comprends qu'il parie sur une élaboration collective d'un acte singulier. L'École a un besoin urgent d'écouter les témoignages pour que la psychanalyse elle-même puisse se renouveler à partir de chaque expérience singulière. Ainsi, écouter le témoignage de l'acte par lequel advient un nouvel analyste, avant qu'il ne soit oublié, est une urgence pour la psychanalyse. Une urgence pour que la psychanalyse, selon les mots de Freud, ne devienne pas « l'avenir d'une illusion ».

En ce moment, il est inévitable d'affronter les paradoxes posés par cette dimension virtuelle, rendue possible par l'invention d'Internet, qui ne se réduit nullement à l'imaginaire. Pourrions-nous être ouverts à une révision critique de nos concepts de réel et de virtuel, travaillés par Lacan depuis le début de son enseignement ? Jusqu'ici ne pourrait-on pas, au lieu de le réduire à la seule fenêtre du fantasme, de le penser plutôt comme un littoral, ou comme la notion topologique de voisinage, écrivant ainsi des bords et des liens avec le symbolique et le réel, au-delà des frontières des États colonisateurs ou des murs ségrégatifs ? Sommes-nous assez lacaniens ? Assez borroméens ? Concevons-nous ou non comme l'espace/temps du *parlêtre*, ou bien fonctionnons-nous encore avec une conception kantienne de l'espace et du temps comme antérieurs au langage ? Serions-nous prêts à renoncer à nos connaissances établies pour, qui sait, nous laisser enseigner par une nouvelle expérience ? Voudrions-nous en prendre le risque ? Ne serait-ce pas une bonne destination pour la passe, mais au-delà des nominations souhaitées ? Peut-être est-ce une chance que les temps nouveaux nous offrent. Quel sera notre pari dans le champ lacanien ? »

Ana Laura nous invite à une réflexion sérieuse qui va au-delà des discussions sur qui a raison ou tort, qui est encore psychanalyste ou non ; si la psychanalyse produit un changement tant dans sa pensée et sa position que dans la pratique elle-même, cela la placerait en dehors des idéaux tenus par les mêmes analystes pendant de nombreuses années. Il ne s'agit pas de s'affronter, il s'agit de faire face aux effets pratiques qu'un événement a apporté au monde. Il s'agit de prendre des décisions qui nous permettent de continuer à faire vivre notre dispositif, notre pratique et, donc, notre École.

Notre École ne s'est pas effondrée comme beaucoup d'entreprises, la nôtre est soutenue par le désir qui nous unit autour d'une même éthique, celle qui traite du malaise dans la civilisation ; elle est toujours debout, elle continue malgré tout et malgré tous.

Traduit de l'espagnol par Kelly Vargas

URGUET DIEM NOX

María de los Ángeles Gómez Escudero
Porto Rico

Urguet diem nox -la nuit pousse et exhorte le jour-, disait Horatius Flaccus, et c'est ainsi qu'il annonçait, dans son troisième poème, la force de l'inéluctable et l'urgence de ce qui ne cesse d'insister. Freud a parlé très tôt dans son œuvre du *Not des lebens* - ou urgence de la vie - cette urgence qui l'a conduit à esquisser l'impossible pacification et le réseau complexe de satisfaction de l'être humain. L'urgence s'est donc déclinée, entre le désir et la pulsion. Pour Lacan, l'urgence est aussi celle de la pulsion et celle de la parole, mais aussi celle qui doit être reliée à la satisfaction au terme de l'analyse. Et notre quatrième conférence interaméricaine de l'École, intitulée « L'école face à l'urgence : réponses ? résistances ? », nous a permis d'écouter les réflexions de nos chers collègues et de participer à des débats cruciaux pour notre communauté interaméricaine.

Nous nous sommes interrogés : quelle valeur et quelle place donner aux urgences précipitées et révélées par la pandémie de COVID-19 et ses suites ? Quels ont été les défis rencontrés dans le contexte inédit que nous traversons ? Quelles ont été les réponses ? Que pouvons-nous dire des résistances, les nôtres, à ce stade ? Comment soutenir le dispositif analytique ? Comment soutenir le travail épistémique ? Comment soutenir les activités de l'École ? Comment céder au dispositif du cartel ? Comment se situer entre ce qui est à soutenir et la prise en compte de l'inédit ? Comment soutenir le rythme cardiaque de l'École quand tout nous pousse à nous arrêter et à attendre ?

Les communications ont ouvert un éventail de réflexions et de questions sur les croisements - tant personnels qu'institutionnels - qu'impliquent les manières de faire et de penser la clinique ; les manières de penser et de s'occuper des urgences ; les manières de soutenir et d'entretenir le désir ; les manières de cultiver le lien social et le travail de l'École. De nombreux défis théoriques se sont ouverts pour réfléchir à la question du temps, de l'espace, des liens, du corps, de la vie et de la mort. Cette époque et leurs croisements nous ont convoqués, provoqués et en même temps poussés à repenser les défis épistémiques, cliniques, éthiques, voire technologiques, mais aussi politiques, afin de soutenir notre travail singulier et de faire vivre les dispositifs de l'École et notre travail commun.

Le débat fructueux qui a eu lieu lors de la conférence interaméricaine de notre École nous a laissé à tous de multiples défis mais aussi des pistes épistémiques et cliniques pour continuer à travailler. Dans les réflexions de la première table ronde de la Journée, par exemple, nous sommes partis du questionnement du sens freudien de l'urgence, pour ensuite esquisser les contours de l'urgence dans le champ lacanien : l'urgence comme impasse subjective et aussi l'urgence subjective face à la rencontre avec le réel. Mais surtout, l'urgence en jeu dans l'analyse, l'urgence du début, mais aussi l'urgence qui préside à la fin de l'analyse. La discussion a permis d'esquisser les différences entre la fétichisation du sujet supposé savoir et sa chute ; la distinction entre la déconstruction du sujet de l'inconscient et ce que signifie vivre un corps ; ce qu'il est possible de penser de l'urgence ou non d'un corps présent à la fin, pour entrevoir la fin de l'analyse. Les discussions ont également abordé la question du corps borroméen, et la question du deuil au terme de l'analyse, en contrepoint de l'autre deuil qui traverse la vie. Une question centrale de cette première table ronde était précisément la suggestion de Lacan de relier l'urgence à la satisfaction de la fin de l'analyse.

Les discussions qui ont émergé des présentations lors de la deuxième table ronde ont également été fondamentales. Parmi les thèmes qui ont émergé : la question de la précipitation (à la passe) et la manière dont elle est imbriquée dans certains impératifs et idéaux, mais aussi dans la question de l'urgence. Les défis ont également été discutés, ainsi que la résistance et l'urgence qui se sont manifestées pour amener le dispositif de la passe au virtuel, face à une situation sans précédent. Ils ont parlé des standards du dispositif et de la difficulté de les maintenir dans la situation introduite par la pandémie et le confinement. La discussion a mis en évidence l'importance de considérer que la passe n'a pas à voir avec une urgence subjective mais avec une autre urgence, une distinction fondamentale pour l'avenir et le soutien des mécanismes de l'École.

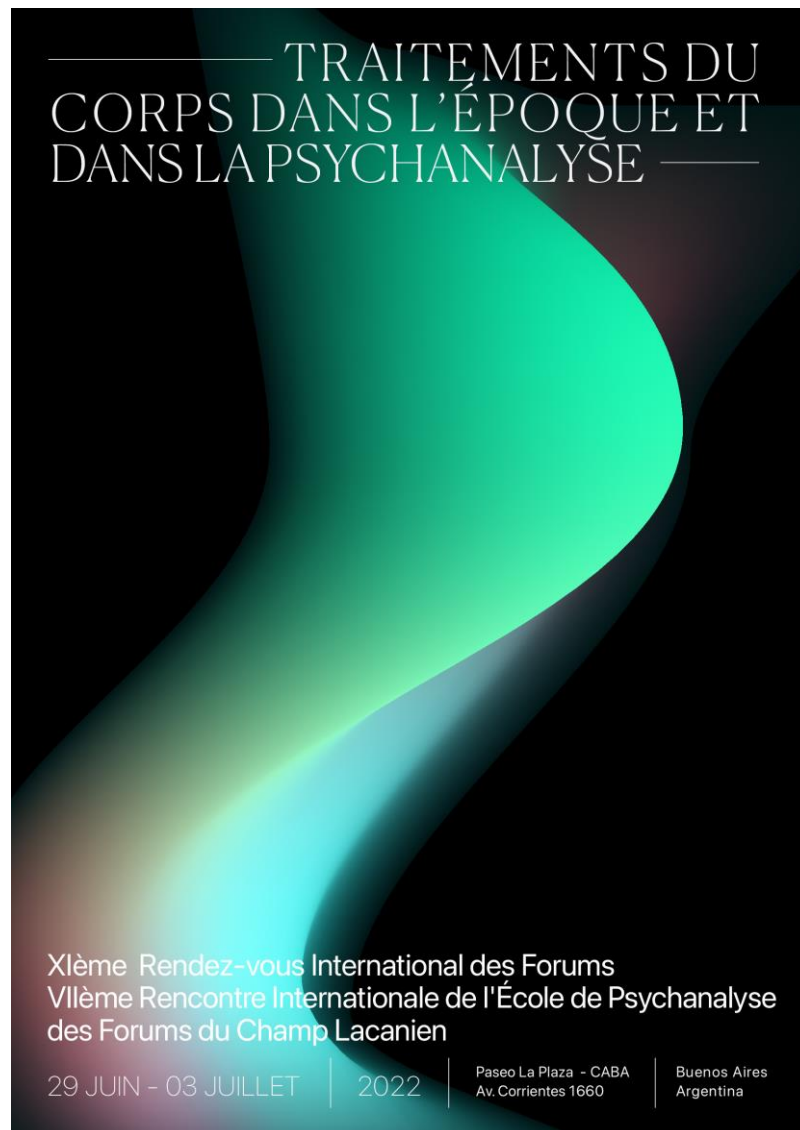
Il est clair que nous sommes toujours dans le trajet et que nous vivons toujours l'expérience du Covid et de l'interminable quarantaine que nous avons tous dû vivre. Tant dans la clinique que dans les dispositifs, les expériences se sont articulées et accumulées, et bientôt les réflexions mais aussi les actions se sont orientées vers le maintien du travail analytique et du fonctionnement des dispositifs de l'École. Face aux défis que nous lance la situation actuelle, nous avons besoin de temps pour réfléchir et comprendre les différentes et nouvelles urgences auxquelles la psychanalyse est confrontée, ainsi que les nouvelles façons d'y faire face. On pourrait dire qu'au-delà des urgences thérapeutiques que nous rencontrons de plus en plus dans les cabinets et la clinique, il y a une autre urgence qui nous occupe aujourd'hui. C'est celui dont nous avons essayé de rendre compte dans nos réflexions, notre présence et nos actions. Il s'agit d'une urgence qui concerne le maintien des mécanismes de l'École, des liens de travail et l'avenir de la psychanalyse. Nous nous engageons pour une École qui accueille et donne un canal à l'urgence de dire, en pariant sur une élaboration commune du singulier dans l'espace vivant de ses dispositifs. Une école dont l'urgence invite au déploiement du désir. Une école qui peut-être, comme il a été évoqué dans la discussion, résonne de la polyphonie des voix de ceux qui la soutiennent. Une école vivante qui bat au rythme de chacune des expériences qui la nourrissent, font partie et dessinent son avenir.

Luis Izcovich a déclaré qu'une partie de la fonction du dispositif de la passe est de se configurer comme une option pour la communauté de ceux qui consentent à la perte qui ne sera pas obturée, contrebalançant à l'Un qui obture le trou. Il s'agirait alors de découvrir de nouvelles manières de faire lien à partir de la destitution subjective de chacun et d'intégrer l'expérience de cette destitution dans l'expérience de l'École. Les élaborations des cartels de la passe circulent et convergent au sein du CIG et avec elles, la reconnaissance du singulier et son imbrication avec le collectif est soutenue. C'est là que la réflexion épistémique est relancée, enrichie et mis à l'épreuve à chaque fois. Il est cependant urgent que ce qui se passe au sein des instances puisse rayonner sur la communauté des analystes de notre École afin qu'elle puisse fonctionner comme une communauté d'expérience. Une urgence qu'il faudrait traduire par une « injection d'énergie » comme le dit Lacan dans son texte de clôture des *Journées d'étude des cartels* de l'AFP. Je crois qu'il y a encore beaucoup à inventer ici.

Traduit de l'espagnol par Kelly Vargas

PROCHAINS EVENEMENTS

**VIIe Rencontre internationale d'École
« La passe à l'analyste »**



29 Juin – 3 Juillet 2022
Buenos Aires, Argentine

**2ème Journée des Cartels d'école intercontinentaux et
bilingues du CAOÉ**

17 septembre 2022

Par visio conférence

**"Penser la psychanalyse dans les cartels
intercontinentaux et bilingues"**

**V^e Symposium Interaméricain
des Forums du Champ Lacanien
24 – 25 juin 2023. San Juan, Porto Rico
Journée de l'École
« Ségrégation et Singularité »**

**III^e Convention européenne
14 – 16 juillet 2023. Madrid, Espagne
Journée de l'École
« L'impératif du lien social »
Journées de l'IF
« L'éthique de la singularité »**

Wunsch 22 a été édité par le CAOÉ 2021-2022, composé par : Julieta de BATTISTA, Mikel PLAZAOLA, Sandra BERTA, Colette SOLER, Maria de los A. GOMEZ, Maria Teresa MAIOCCHI. Avec la collaboration de Diego MAUTINO, Beatriz OLIVEIRA, Manel REBOLLO et Susan SCHWARTZ, responsables des équipes de traduction.

REMERCIEMENTS

Le CIG 2020-2022 remercie chaleureusement tous les collègues de toutes les langues qui ont contribué au travail de traduction. Sans cet important effort collectif, il serait impossible de publier périodiquement nos débats sur l'École et ainsi d'en faire vivre la dimension internationale.

TRADUCTEURS EN LANGUE FRANÇAISE

KELLY VARGAS GARCIA, NOELIA LUZAR

TRADUCTEURS EN LANGUE ESPAGNOLE

XABIER OÑATIVIA, BITTORI BRAVO, FRANCISCO JOSÉ SANTOS GARRIDO, ANA ALONSO, MANEL REBOLLO, KELLY VARGAS

TRADUCTEURS EN LANGUE PORTUGAISE

BEATRIZ CHNAIDERMAN, ELYNES BARROS LIMA, LEONARDO PIMENTEL, LUCIANA GUARRESCHI, LUIS GUILHERME COELHO MOLA, MARIA CLAUDIA FORMIGONI, MARIA LAURA CURY SILVESTRE, MARIA LUISA RODRIGUEZ, MIRIAM PINHO, TATIANA ASSADI, ZILDA MACHADO

TRADUCTEURS EN LANGUE ITALIENNE

SUSANNA ASCARELLI, MARIA LUISA CARFORA, ROBERTA GIACCHÈ, ISABELLA GRANDE, LYNETTE LOBO, DIEGO MAUTINO, MARIA ROSARIA OSPITE, MARIA DOMENICA PADULA, LUCREZIA RICCONI, CRISTINA TAMBURINI, FRANCESCA VELLUZZI

TRADUCTEURS EN LANGUE ANGLAISE

DANIELA AVALOS, OFELIA BROZKY, GABRIELA COSTARDI, CHANTAL DEGRIL, ESTHER FAYE, CARNEY LEE, DEBORAH MCINTYRE, LEONARDO RODRÍGUEZ, SUSAN SCHWARTZ, DEVRA SIMIU, GABRIELA ZORZUTTI

TABLE DES MATIERES

LANGUE(S) ET PASSE

2^E RENCONTRE EUROPEENNE D'ECOLE

Elisabete Thamer (France), <i>Ouverture</i>	3
Anastasia Tzavidopoulou (France), <i>Captivités</i>	5
Josep Monseny (Espagne), <i>Lalangue dans l'entre-langues et l'expérience de la passe</i>	8
Mario Binasco (Italie), « ... <i>A juste titre !...</i> »	11
Colette Soler (France), <i>La passe à lalangue</i>	14
Elodie Valette (France), <i>La permanente traduction</i>	17
Ramon Miralpeix i Jubany (Espagne), <i>Passer le dire des mots dits, et leur lecture</i>	19
Nadine Cordova-Naïtali (France), <i>Seule racine</i>	22
Camila Vidal (Espagne), <i>Conclusion</i>	25

L'ECOLE FACE A L'URGENCE : REPONSES ? RESISTANCES ?

4^E JOURNEE INTERAMERICAINE D'ECOLE

Fernando Martinez (Argentine), <i>Ouverture</i>	27
Alejandro Rostagnotto (Argentine), <i>La satisfaction qui marque la fin de l'analyse. Et certaines de ses résistances</i>	29
Sandra Berta (Brésil), <i>Ce qui est urgent... ou pire</i>	33
Beatriz Maya (Colombie), Leonardo Leibson (Argentine), Dominique Fingermann (Brésil, France), Maria Vitória Bittencourt (Brésil) (CLGAL 2020-21), <i>L'école face à l'urgence de l'époque</i>	35
Ana Laura Prates Pacheco (Brésil), Andrea Hortelio Fernandes (Brésil), Beatriz Maya (Amérique Latine Nord) et Vanina Muraro (Amérique Latine Sud), Membres du CIG (2018-2020), <i>De la façon dont le CIG précédent a fait face à ce qui aurait pu être une catastrophe</i>	37
María de los Ángeles Gómez Escudero (Porto Rico), <i>Urguet diem nox</i>	41

PROCHAINS EVENEMENTS	43
-----------------------------	-----------

